

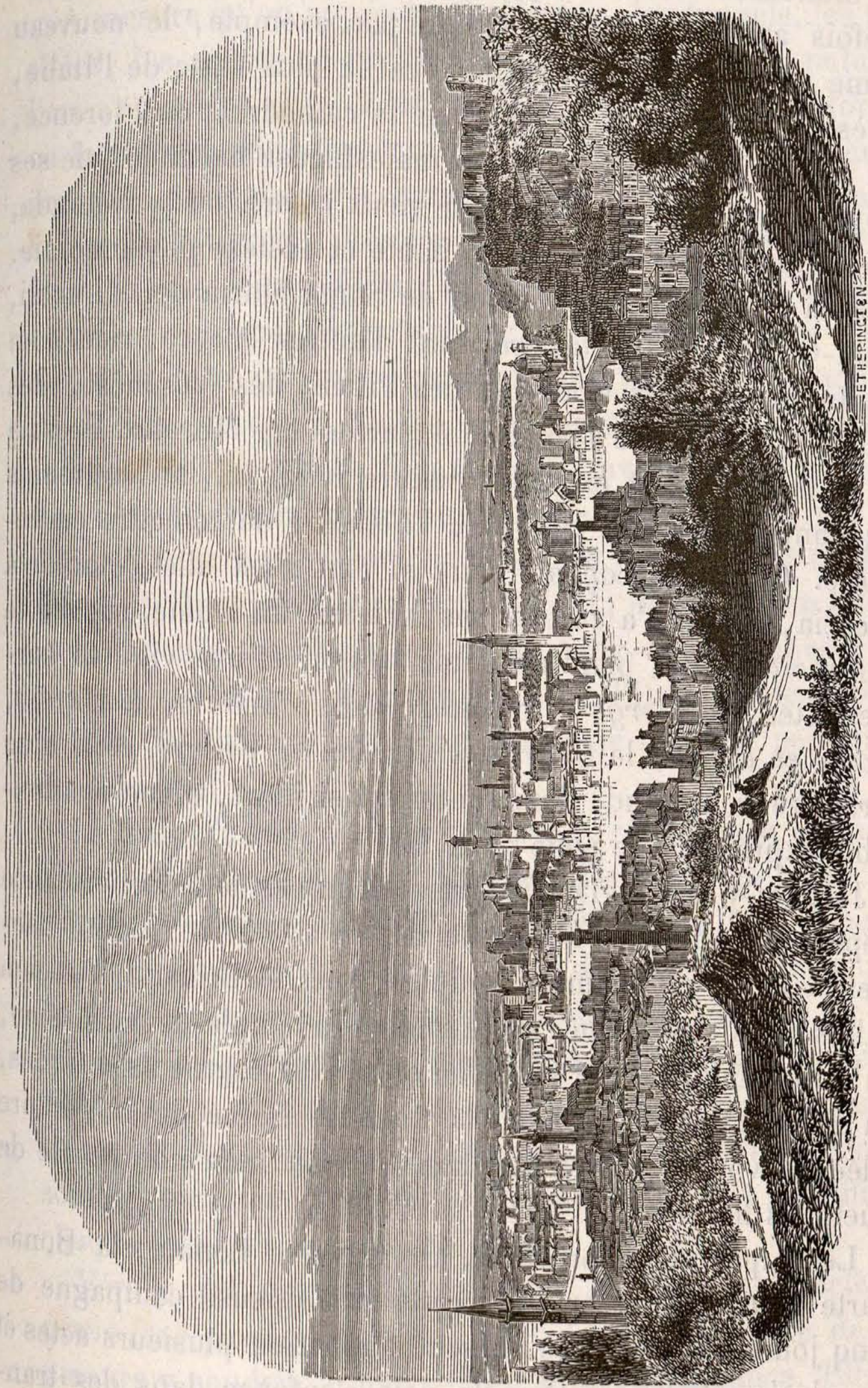
III

BRESCIA, VÉRONE, VICENCE ET PADOUE

Enfin je suis parti pour Vérone, escorté jusqu'au wagon par le chef de gare, qui me prodiguait ses excuses. La première ville importante que l'on rencontre, c'est Bergame, la patrie d'Arlequin : un moment j'ai été tenté de descendre, afin de rechercher les traces de cet Italien célèbre, mais je me suis arrêté à temps pour ne point commettre une pareille naïveté. Si sept villes en Grèce se disputaient la naissance d'Homère, combien n'y en a-t-il pas en Italie qui seraient en droit de se disputer le berceau d'Arlequin !

Le chemin de fer traverse d'abord une sorte de Normandie péninsulaire, que caractérisent à la fois l'incroyable fertilité de la nature et la singulière monotonie d'un paysage où l'œil ne découvre, à perte de vue, que des champs de maïs plantés de mûriers. Au sortir de Bergame, les Alpes se dessinent à l'horizon, et leurs grandes lignes aux courbes heurtées font un cadre d'azur à la plaine immense. Une haute coupole apparaît, dominée dans le fond par un château fort, auquel la colline sert de piédestal : c'est Brescia, sur laquelle plane encore, après trois siècles et demi, le souvenir de l'héroïsme et de la courtoisie de Bayart.

Le premier aspect de la ville est morne et peu engageant.



ETHERINGTON

Vue de Vérone.

Mais, si elle ne paye pas de mine, elle tient beaucoup plus qu'elle ne promet. On n'y peut faire cent pas sans rencontrer un monument devant lequel on s'arrête avec intérêt, quelquefois avec admiration. C'est, par exemple, le nouveau Dôme, dont l'immense coupole est la plus vaste de l'Italie, après celles de Saint-Pierre et de la cathédrale de Florence, qui frappe par l'ampleur et la majestueuse harmonie de ses proportions; puis, tout à côté, le vieux Dôme, ou la Rotonda, vénérable par son antiquité, sa haute et austère physionomie. C'est la charmante petite église de Santa Maria dei Miracoli, Saint-Celse et Saint-Nazaire, tant d'autres encore, riches en peintures, où vous trouverez des Titien, des Véronèse, des Palma le Vieux, des Jean Bellin, surtout des Moretto. Brescia est la patrie de cet excellent peintre religieux, si longtemps méconnu, et que M. Rio a eu l'honneur de remettre en lumière. On ne le connaît point si l'on n'est allé l'étudier à Brescia, si l'on n'a vu tous ses tableaux du Dôme, surtout le *Sommeil d'Élie*, peint avec une largeur et une vigueur surprenantes; la *Vierge et Saint Nicolas de Bari*; le *Christ, Moïse et David*; le *Couronnement de la Vierge*, etc., d'un caractère si profond, d'un sentiment si idéal, d'une si admirable expression de piété et de foi!

Joignez-y la Loggia, où toutes les grâces de la Renaissance s'épanouissent dans l'élégante façade à la frise ingénieusement conçue et finement sculptée; puis le Broletto, l'ancien palais de la république, et les ruines du temple de Vespasien, au milieu duquel on a établi un musée de fragments antiques, où brille comme un soleil la fameuse statue de la Victoire ailée, et vous avouerez que Brescia vaut bien une escale de quelques heures.

Les Alpes se rapprochent. On traverse Lonato; là Bonaparte battit Wurmser dans cette prodigieuse campagne de cinq jours qui ne fut qu'un seul combat en plusieurs actes et en plusieurs étapes. Puis la voie s'enfonce dans des tranchées profondes, et, dès qu'on débouche à la lumière, le rideau qui s'abaisse tout à coup laisse plonger le regard sur les flots bleus du lac de Garde, avec son long promontoire

aux maisons blanches et sa double bordure de rochers à pic et de jardins en terrasses où, sur le fond sombre d'un feuillage toujours vert, éclatent les tons joyeux des pommes d'or.

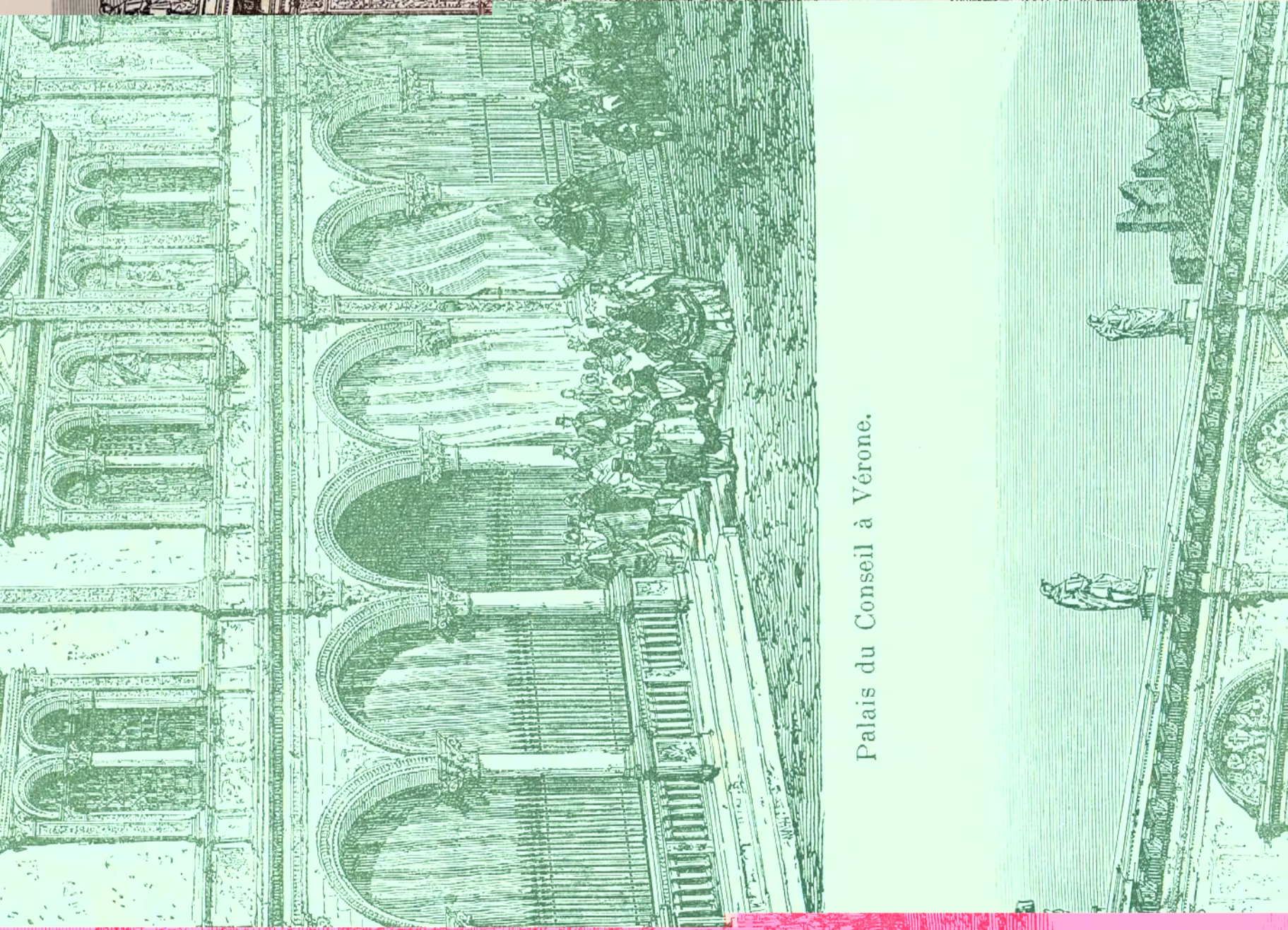
A mesure qu'on approche de Vérone, les tunnels, les tranchées, les voûtes se multiplient. Il semble que la nature et l'art s'associent pour combiner leur défense, et pour fortifier ce fameux quadrilatère qui a fait si souvent radoter tant de profonds stratégestes en chambre. Voici Peschiera, qui sert de sentinelle avancée à Vérone : on croirait pénétrer dans l'enceinte d'une prison d'État, et l'on est tout étonné de passer outre sans qu'une désagréable figure de guichetier ou d'agent de police vous invite à descendre pour la visite du bagage et le visa du passeport. Voilà Castel-Nuovo, que les Autrichiens incendièrent en 1848. Hélas ! nous traversons un pays cent fois dévasté par la guerre, où l'on ne peut faire un pas sans évoquer le souvenir d'une bataille. De Louis XII et de François I^{er} à Bonaparte et à Napoléon III ; de Marignan à Rivoli et à Magenta, combien de fois le sang de la France n'a-t-il pas servi d'engrais à ces plaines de l'Italie septentrionale, dont la fertilité est faite pour moitié de soleil et pour moitié de cadavres !

Le train s'arrête à Vérone. Vérone, c'est-à-dire Odoacre et Théodoric, Ezzelin et les Scaliger, les Capulets et les Montaigus, le congrès de 1822 et Chateaubriand ! Mais tous ces grands souvenirs de l'histoire sont dominés par un souvenir de l'imagination. Dans ces lieux consacrés par tant de noms illustres, on s'acharne à chercher les traces d'une ombre, et, Shakespeare à la main, on suit avec émotion les pas imaginaires de deux fantômes poétiques, chimères animées de son souffle, vivantes créations d'un génie qui fait de l'histoire chaque fois qu'il invente un drame.

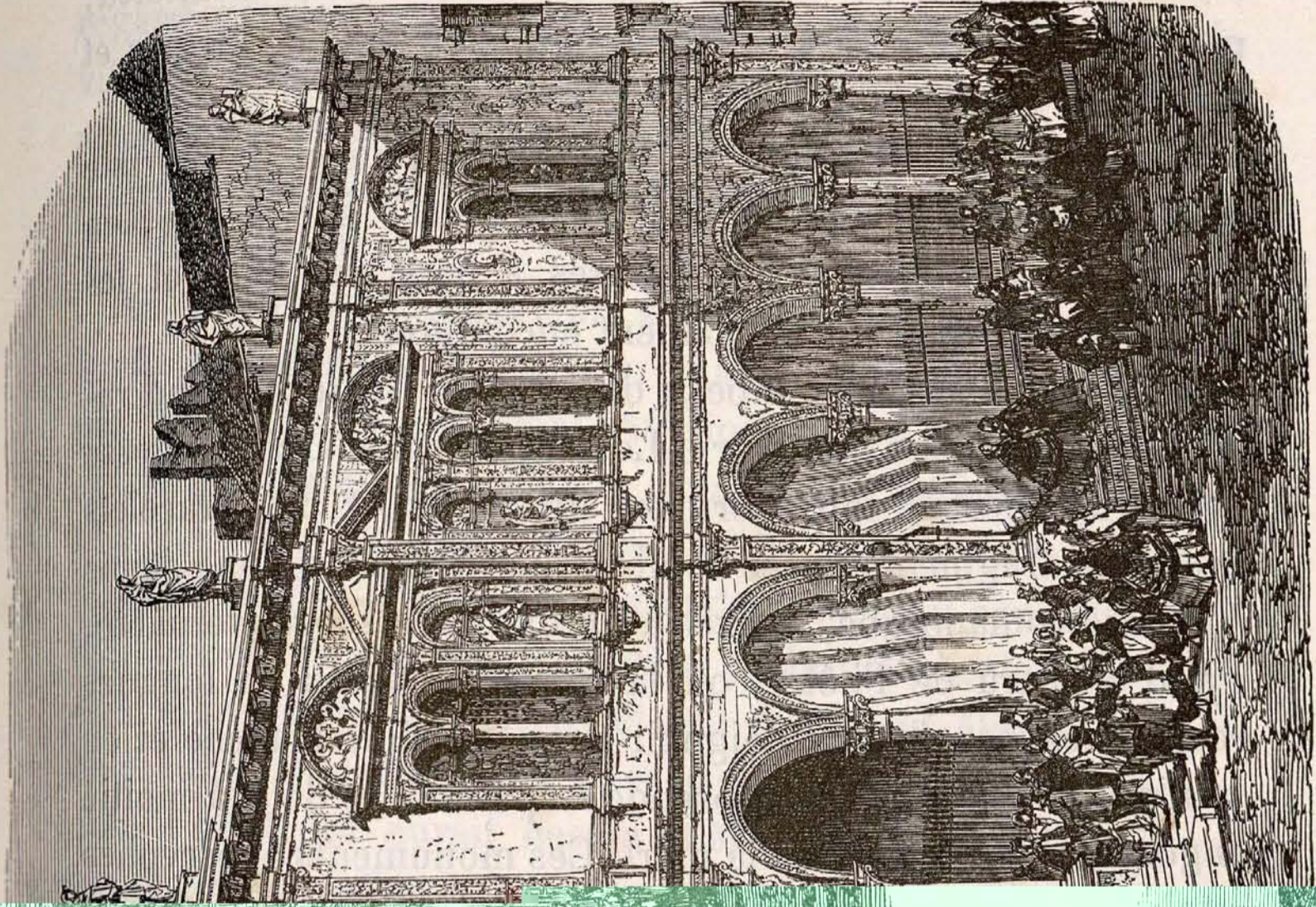
Vérone est un musée universel où tous les siècles ont gravé leur passage et laissé leur adresse. La Rome des empereurs y coudoie le moyen âge et la Renaissance. Elle a sa magnifique arène, colosse de granit aux quarante-cinq rangs de gradins, aux soixante-douze arcades, aux larges vomitoires, où Trajan faisait combattre des lions et des gladiateurs.

teurs, où Dante prit, dit-on, l'idée de ses cercles infernaux, et que les cinquante-deux mille habitants de la ville auraient peine à remplir. Elle a sa Grande-Garde, chef-d'œuvre de Palladio ; ses murailles flanquées de bastions et de tours, ses ponts bordés de créneaux, ses palais innombrables où s'est donné pleine carrière, avec une vérité, une aisance et un goût qu'on ne se lasse point d'admirer, le génie abondant et noble de San Micheli. Elle a encore ses places historiques *delle Erbe* et *dei Signori*, avec l'édifice vénérable où siégeait le sénat de la république ; la maison des Marchands, le pilier élevé par les Vénitiens comme le symbole de leur domination sur Vérone ; la tour construite par Can Signorio della Scala, tyran de la ville et bourreau de sa propre famille ; la *Voûte barbare*, sous laquelle Can Grande II tomba percé d'un coup d'épée par son propre frère, et, sur l'étroit parvis de Santa Maria l'Antica, ce curieux entassement de mausolées où repose la terrible famille des Scaliger, — cette dynastie des *Can*, dont le bel esprit Pétrarque disait, en des *concetti* féroces, que, pareille à Actéon, la ville de Vérone était dévorée par ses propres *chiens*. Elle a enfin ses vieilles maisons peintes à fresque sur leurs façades par Véronèse et ses élèves, et ses cinquante églises, parmi lesquelles brillent d'un éclat particulier : la cathédrale, avec son porche du XII^e siècle dont les colonnes reposent sur des griffons, et ses statues des deux preux Roland et Olivier ; Sainte-Anastasia, avec ses beaux bas-reliefs en terre cuite et ses bénitiers supportés par deux figures grotesques qu'ils écrasent de leur poids ; la basilique de Saint-Zénon, fondée par Pépin, fils de Charlemagne, et qui présente, dans son ensemble comme dans ses moindres détails, tout l'intérêt d'une épopée carolingienne.

Ces merveilles s'effacent devant le souvenir de Juliette et de Roméo. Je suis allé voir, dans une rue voisine de l'ancien forum de la république, la maison des Capulets, qu'on appelle la maison de Juliette. C'est un haut bâtiment, d'aspect sombre, percé de fenêtres cintrées, d'une forme diverse et d'une grandeur inégale. Un magistrat poétique a fait graver



Palais du Conseil à Vérone.



Palais du Conseil à Vérone.

au-dessus de la porte, sur une plaque de marbre blanc, l'inscription suivante :

« Là fut la demeure des Capulets, d'où sortit *la Giulietta*, pour laquelle les cœurs bien nés ont versé tant de larmes et les poètes chanté tant de vers. »

Mais, s'il pénètre dans la cour de la maison, le touriste sentimental reçoit une douche d'eau glacée sur la tête, en voyant les carrioles et les voitures à bras, les ânes et les âniers dont elle est prosaïquement encombrée.

On montre aussi le tombeau de Juliette. Chateaubriand raconte quelque part que Marie-Louise, devenue archiduchesse de Parme, s'était fait fabriquer un collier et des bracelets avec des fragments de ce tombeau, et j'ai lu qu'une jeune Anglaise romanesque, arrivée à Vérone avec sa gouvernante, ayant disparu de l'hôtel, on la retrouva, après de longues recherches, couchée en peignoir de mousseline blanche et en souliers de satin dans ce pseudo-sépulcre, et déjà à moitié engourdie par le froid de la mort. Ces monuments apocryphes sont faits justement à l'usage des Anglais : ils y tiennent, et leurs guides ne les en laissent pas chômer. A Elseneur, j'avais contemplé le tombeau d'Hamlet, qui est une borne ; à Vérone, le tombeau de Juliette est une espèce d'auge ou de lavoir, que les propriétaires emploient aux usages les moins héroïques.

Combien n'en ai-je pas rencontré, dans le cours de mes voyages, de ces traductions en langue vulgaire, où la poésie du passé disparaît sous la prose du présent ! Le soir de mon départ, j'ai voulu revoir les Arènes, à « l'obscur clarté qui tombe des étoiles ». Dans chaque vomitoire, disposé en boutique, trônaient des marchands de vieille ferraille et de *frittura*, et dans l'une des arcades s'était installé un théâtre de marionnettes ; mais ces marionnettes, richement costumées et grandes comme nature, jouaient la *Virginia* d'Alfieri avec une dignité et une conviction tragiques qui eussent enchanté M. Latour Saint-Ybars.

De Vérone à Vicence, la route est magnifique. La nature déroule sous les yeux du voyageur des aspects aussi riches

que variés, que clôt dignement la vue du lac de Garde. Autant Brescia est d'apparence mesquine dans la physionomie de ses rues et de ses maisons, autant Vicence en impose d'abord au regard par le nombre et la beauté de ses *palazzi*. C'est la ville de Palladio, qui l'a remplie de ses créations. Tous les architectes devraient venir en pèlerinage à Vicence, qui pourrait assurément disputer à Gênes le titre magnifique de *Ville des palais*.

Au sortir de Vicence, on gagne en trois quarts d'heure Padoue, fondée par Anténor, chantée par Virgile, illustrée par Tite-Live et par saint Antoine. Saint Antoine y a une église qui compte au premier rang parmi les sanctuaires les plus riches et les plus vénérés de l'Italie; Tite-Live, un monument où l'on a enterré en grande pompe un squelette anonyme dont les savants de la ville voulurent absolument faire celui de l'illustre historien, et qui était peut-être celui d'un marchand de macaroni. Il n'est pas jusqu'au Troyen Anténor, dont l'existence aurait besoin d'être prouvée, qui n'ait sa tombe, — un coffre de pierre scellé dans la muraille, à l'angle de deux rues. On voit que les tombeaux apocryphes ne manquent pas plus ici qu'à Vérone.

Mais Padoue, ville savante, professe le culte des grands hommes, des siens surtout, et elle aime mieux pécher par excès que par insuffisance. Trouvez-moi une autre ville qui ait, comme elle, élevé sur une seule place soixante-quatorze statues à des concitoyens célèbres, sur lesquels il y en a bien soixante inconnus! Les statues sont détestables; mais l'intention est excellente. Dans une salle de son université six fois séculaire, elle garde l'épine dorsale de Galilée et montre l'effigie de la plus redoutable érudite dont l'histoire fasse mention, — Lucretia Cornaro Piscopia, philologue, théologienne, astronome, mathématicienne, *docteur* en droit canon et en médecine, poète et musicienne par surcroît, belle à ravir par-dessus le marché, et qui n'a même pas une ligne dans les biographies où M^{me} X***, qui fait de si mauvais romans et n'a même pas le mérite de savoir faire de bonnes confitures, s'étale en trois longues colonnes. Enfin, dans une

pièce de l'hôtel de ville, où danserait à l'aise notre salle des pas perdus, elle a élevé un monument à la Lucrece Padouane, la marquise des Obizzi, tombée sous le poignard d'un Antony furieux, qui l'assassina parce qu'elle lui résistait. Les femmes de Padoue ont réuni tous les genres de gloire.

Je ne sais si l'université actuelle compte encore parmi ses professeurs des Galilée et des Vesale, parmi ses élèves des Tasse et des Christophe Colomb; mais, quelque déchu qu'elle soit, elle peut offrir aux heureux étudiants d'aujourd'hui une annexe qui manquait à ceux du xvi^e et du xvii^e siècle : le café Pedrocchi, un établissement à galeries et à colonnes, conçu dans le plus pur style grec, sur le modèle des temples classiques, comme il sied à un café universitaire, et qui a la prétention légitime d'être le plus beau et le plus vaste du monde. Oui, dût Paris en mourir de honte, l'Eldorado lui-même est vaincu par ce rival grandiose, bâti tout exprès pour réconcilier Padoue avec les commis voyageurs.

Car, il faut bien le dire, Padoue n'a rien qui puisse séduire les partisans des belles villes aux maisons blanches, aux boutiques élégantes et aux rues alignées. Les arcades sombres et basses qui la bordent lui donnent l'aspect morose d'un grand cloître. C'est un de ces lieux dont l'abord est maussade, mais dont les charmes secrets se révèlent peu à peu à celui qui les cherche; où l'on s'ennuie le premier jour, et d'où l'on a peine à s'arracher au bout d'une semaine. J'ai déjà soulevé discrètement le voile qui cache aux profanes quelques-uns des attraits de Padoue; il en reste bien d'autres. L'hôtel de ville, — que les Italiens, avec leur fatuité ordinaire, appellent le palais *della Ragione*, — exigerait au moins tout un jour pour être bien connu; il en faudrait deux pour étudier religieusement les trente-quatre fresques où Giotto a déroulé, avec un art si simple, si sobre et si pur, l'histoire de la Vierge et du Christ sur les murs de l'Annunziata; trois suffiraient à peine pour bien connaître des églises comme les Eremitani, et surtout comme Saint-Antoine et Sainte-Justine, ces deux mosquées chrétiennes aux sept cou-

poles recouvertes de plomb. Mais ce qui contribuera toujours à faire de Padoue un simple lieu de passage, c'est l'impatience d'arriver à Venise. On n'y séjourne pas, on la traverse comme un vestibule. A huit lieues de distance, l'irrésistible aimant agit avec une telle force qu'il finit bien vite par vous détacher et vous entraîner. Je me suis défendu près de deux jours, et j'ose croire que peu de touristes, en route pour Venise, ont fait une aussi belle résistance.

IV

VENISE ET L'ART VÉNITIEN

De Paris au Pérou, du Japon jusqu'à Rome,

on ne trouverait assurément pas une seule ville plus souvent visitée et décrite, peinte et photographiée, foulée et battue en tous sens par le pied des touristes, chantée dans toutes les romances et sur toutes les guitares, que la ville des doges et du *Bucentaure*. Pourtant le nom de Venise garde sa magie ; l'abus que l'on en a fait n'a point réussi à le rendre banal, et les gloutons qui s'en vont par troupeaux, comme disait Brizeux, boire à toutes les fontaines, n'ont pu troubler le flot d'azur où s'épanouit et se mire cette fleur de l'Adriatique. Après tant d'odieuses barcarolles et d'aquarelles agaçantes, en dépit de tous les albums et de tous les pianos de la civilisation, ces trois syllabes féeriques font toujours l'effet d'un charme à l'influence duquel nul ne se dérobe, même les plus dédaigneux et les plus blasés, ceux à qui l'expérience a le mieux appris combien il est rare que la réalité réponde à l'imagination.

Si l'on se bornait à éprouver l'irrésistible envie de voir Venise, personne n'aurait à s'en plaindre ; le malheur est qu'après l'avoir vue on éprouve l'irrésistible envie d'en parler ! Jamais peintre, jamais poète ou simple journaliste

ne passa par Venise sans saisir aussitôt sa palette, sa lyre ou sa plume d'oie. Mouvement généreux, mais redoutable, et qui fait payer au public les frais de chaque reconnaissance privée! C'est par ce côté que Venise est fatale au repos du monde. Je devrais savoir compatir aux maux que j'ai soufferts, et je sens à merveille la déplorable inconséquence d'une conduite qui me transforme en complice de l'abus que je dénonce. Mais l'inconséquence est une des facultés qui distinguent l'homme de la bête, et si je succombe à mon tour, en pleine connaissance de cause, que cet exemple prouve du moins, pour me servir d'excuse, la force de la tentation.

Je quittai Padoue à sept heures du soir. Cette fois, me disais-je, rien ne peut plus m'arrêter : je vais voler droit au but comme la flèche. Mais que ces Italiens en prennent à leur aise! Le chemin de fer a cinq minutes de retard : il fait à peine trente-cinq kilomètres à l'heure; les stations se multiplient : j'en ai déjà compté trois, et à chacune d'elles le convoi s'arrête et flâne comme à plaisir. Les employés se promènent sur le quai avec un flegme qui me désespère. Je ne sais quel accident nous force d'attendre à Murano pendant près d'un mortel quart d'heure. Je vois aux portières une foule de têtes dont la tranquillité stupide me fait bouillir le sang dans les veines. — Mais marchez donc! mais nous n'arriverons jamais! Non, je n'avais pas encore si bien senti ni si vigoureusement maudit la prodigieuse lenteur des chemins de fer. Venise recule à mesure que je veux m'en rapprocher, et ces gens-là ont juré de me faire mourir!

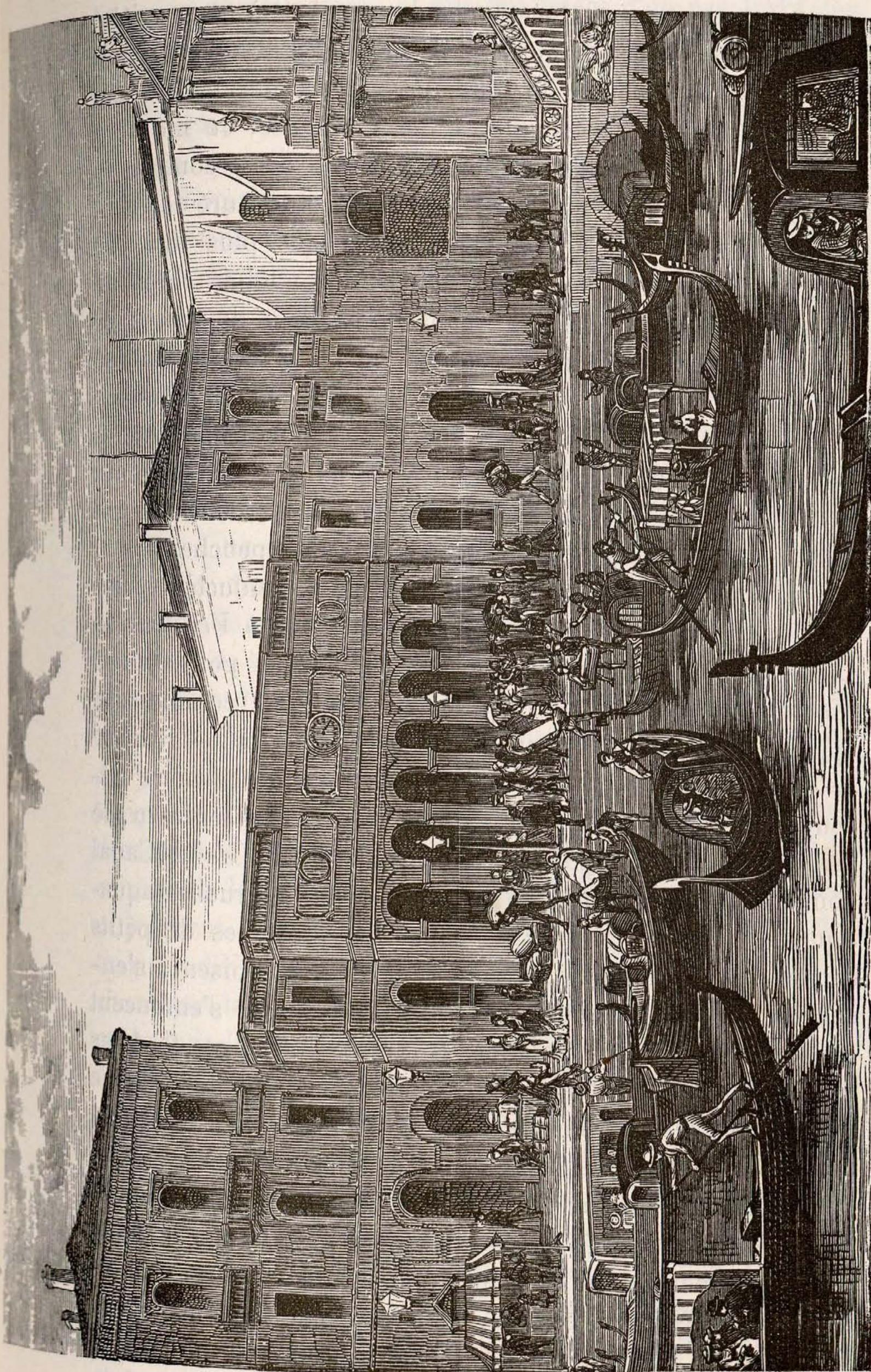
Enfin nous voici à Mestre : là encore trois minutes d'arrêt, — trois heures! Puis le train s'engage sur le pont immense dont les deux cent vingt-deux arches enjambent la lagune; maintenant il ne s'arrêtera plus qu'à Venise. On se penche aux fenêtres du wagon, on voudrait le pousser. Le chemin de fer roule toujours, avec un bruit monotone, dans la nuit obscure que j'essaye vainement de fouiller du regard; et je me reprends à éprouver je ne sais quelle peur enfantine et mystérieuse, comme si un accident imprévu, inexplic-

cable, allait tout à coup me dérober Venise après avoir pris plaisir, par un jeu cruel, à l'approcher jusqu'à la portée de ma main.

Mais, au moment où l'impatience est arrivée à sa période aiguë, le sifflet de la vapeur retentit. O sifflement plus harmonieux que la plus charmante des cavatines de Rossini! Une lumière au loin tremblote dans la lagune. Puis dix, puis cent, puis des milliers de lueurs apparaissent vacillantes à la surface des flots, s'éteignant pour se rallumer tout à coup, pareilles à une pluie d'étoiles ou à un bal de feux follets sur la nappe liquide qu'elles colorent sans l'éclairer. La marche se ralentit; le train s'arrête. *Venezia!* crient les employés. C'est donc bien vrai! Venise n'est point un conte des *Mille et une Nuits!* Venise existe, et m'y voilà!

Je me précipite, ma valise à la main, pressé de prendre possession et de marcher dans mon rêve. Au sortir de la gare, on se trouve sans transition sur la rive du Grand-Canal. La flottille des gondoles attend les voyageurs, assaillis dès leurs premiers pas par une nuée de bateliers et un concert de cris étourdissants : — *Gondola, signor!* — *Barca!* — *Barchetta!* — *L'Europa!* — *La Luna!* — Je monte, ou plutôt je descends, dans un omnibus aquatique. Les deux rameurs se tiennent debout à la poupe et à la proue de l'embarcation; le conducteur s'installe sur les bagages de ses clients, et après cinq minutes de manœuvres, assaisonnées d'apostrophes et d'injures homériques auxquelles les répliques ne font pas défaut, la gondole parvient à franchir la cohue qui s'agite autour d'elle et s'engage dans le Grand-Canal.

Jamais je n'oublierai le charme mystérieux et puissant de cette première promenade nocturne à travers Venise immobile et silencieuse, — ville de fantômes, évoquée d'une toile de Canaletti; vision réalisée sous mes yeux, où j'entrais lentement et voluptueusement. C'était une admirable soirée de septembre : la lune brillait au ciel et dans les flots; le canal déroulait en serpentant devant nous sa nappe brune et sombre, çà et là égayée d'une lueur mobile, étincelante et



Station du chemin de fer à Venise. Arrivée d'un train.

fugitive comme une traînée de poudre, ou tout à coup agitée, dans ses profondeurs mornes, de bruissements fantastiques qui semblaient monter du fond des vagues tourmentées par l'aviron, comme des soupirs à demi étouffés. Je me sens glisser, d'un mouvement onduleux qui me berce comme un enfant qu'on endort, au clapotement doux et mesuré de l'eau. Parfois éclate tout à coup un clapotement plus fort; un grand œil rouge s'avance sur nous; le gondolier élève un cri mélancolique, pareil au chant du veilleur de nuit : ce sont deux gondoles qui se croisent et qui s'interpellent au passage.

Nous défilons entre deux hautes rangées de maisons muettes qui baignent leur pied dans l'eau noire aux reflets d'argent : les unes sont endormies, les autres nous regardent par une fenêtre éclairée; on dirait parfois qu'elles se penchent pour mieux nous voir passer. De loin en loin, le conducteur élève la voix sans détourner les yeux : — *Palazzo Vendramin Calergi*. — *Palazzo Pesaro*. — Une façade gothique ou renaissance émerge tout à coup de l'ombre, comme une apparition éblouissante, puis s'efface et s'évanouit. — *Rialto!* Je regarde avidement ce pont fameux : une arche noire découpe sur l'horizon sa lourde silhouette. A peine entrevu, le Rialto disparaît : la gondole vient de quitter le Grand-Canal pour s'engager dans les *traghetti*, qui sont les ruelles aquatiques de Venise. Autour de nous, des centaines de petits canaux, à physionomie presque lugubre, se croisent, s'enchevêtrent, se glissent le long des maisons et s'enfoncent dans des profondeurs sinistres. Il semble que de ces fenêtres il va tomber tout à l'heure un cadavre dans les flots qui se refermeront sur lui pour toujours. Cette obscurité est peuplée de spectres. On la sent pleine de menaces et de mystères. Le conseil des Dix est là qui veille dans la nuit : quelqu'un de ses sbires masqués ne se cache-t-il point sous la tente hermétiquement close de cette gondole qui va rasant silencieusement les murs, comme, dans les expéditions nocturnes de la police, des voleurs ou des amoureux? Et là-bas, à l'angle de ce petit pont arrondi qu'éclairait à peine les reflets

lointains d'une lanterne et que traversent d'un pas furtif des ombres silencieuses, n'est-ce point un *bravo* qui veille et qui guette, son arme à la main ? Non, c'est le *vecchio*, avec sa gaffe, qui attend dans l'espoir d'accrocher la gondole au passage, pour le débarquement d'un voyageur.

Déjà l'omnibus était presque vide, et après avoir semé ses passagers çà et là, il regagnait le Grand-Canal, quand, au tournant d'une rue, nous entendîmes tout à coup un concert lointain qui semblait sortir des flots. De seconde en seconde, à chaque coup d'aviron qui nous rapprochait, l'harmonie grandissante arrivait à nos oreilles par bouffées sonores, où l'on distinguait quelques voix de femmes mêlées à un chœur plus nourri de voix mâles, et les grêles accents de la harpe brochant leurs variations légères sur les accords pénétrants des violons. Cinq minutes après, nous débouchions sur le théâtre même du concert. Une grande barque, toute pavoisée de lanternes de papier multicolore, illuminée comme une jonque chinoise, se tenait immobile au milieu du canal, portant une compagnie de chanteurs groupés sur une estrade ou assis en cercle de l'avant à l'arrière. C'étaient, je l'ai appris depuis, de jeunes peintres de la ville, associés, comme au beau temps du Titien et des frères Zuccati, pour donner ce divertissement à leurs compatriotes et aux étrangers pendant les soirées de la belle saison. Beaucoup d'ouvriers de l'arsenal se joignent à eux, et le maestro Bartolini, compositeur distingué, dirige avec zèle ce concert flottant sur les eaux. Ils chantaient la canzonette populaire : *Vieni, la barca è pronta* ; et de tous les *traghetto* voisins, comme pour répondre à cet appel, débouchaient, à force de rames, une multitude de gondoles curieuses. A la fin du morceau, les applaudissements éclatèrent, comme à la *Fenice*. Par la persienne entr'ouverte d'une *felce* élégante, on vit passer une main gantée, et un bouquet tomba au milieu des chanteurs. Puis la barque se laissa glisser doucement sur les flots, et tandis qu'elle s'éloignait, entraînant dans son lumineux sillage la flotte de gondoles qui s'ébranlait pour la suivre, les chanteurs entonnèrent une barcarolle d'un caractère tendre et

rêveur, dont l'écho nous apporta longtemps la mélodie par degrés expirante, pareille au chœur des nymphes et des ondines dans le *Songe d'une nuit d'été*.

Toutes les lumières et tous les bruits avaient disparu; nous étions rentrés dans la nuit silencieuse et profonde. Soudain, comme au coup de sifflet du machiniste, un merveilleux décor, inondé de lueurs féeriques, jaillit des flots sous mes yeux éblouis. Le dernier coup d'aviron des bati-liers venait de nous porter en face de la Piazzetta. Les lanternes du rivage éclairaient de leurs reflets bleuâtres des centaines de gondoles et de bruyants gondoliers; la foule allait et venait sur le Môle, coulant d'un mouvement ondu-leux et continu entre les deux colonnes de granit qui en marquent l'entrée, comme un fleuve qui vient se décharger à la mer; et la grande masse du palais ducal, dominée par la silhouette du Campanile, étincelait et semblait palpiter sous le gaz avec les tons roses d'une chair vivante.

Lorsqu'on a vu un pareil spectacle, on ne l'oublie plus. Il s'incruste et reste gravé dans l'œil comme par la main d'une fée. Aujourd'hui encore, c'est toujours ainsi, dans cette transition brusque de l'ombre et du silence des flots à l'har-monie, au mouvement joyeux et à l'éclatante lumière de la Piazzetta, que Venise m'apparaît dès que j'évoque son sou-venir. C'est à ce moment précis que l'apparition s'est fixée en traits ineffaçables dans mon imagination.

Il était onze heures quand la barque aborda à l'hôtel de la Luna. Mais comment se coucher avant d'avoir jeté un coup d'œil sur la Piazza? Je descendis donc en toute hâte de la chambre où le garçon venait d'installer mes bagages, sans même prendre le temps de changer mon costume de voya-geur, et en trois pas je pénétraï sur la place par les arcades du Palais-Royal.

Elle était presque déserte. A peine douze à quinze pro-meneurs attardés erraient encore çà et là, et deux ou trois étrangers achevaient une glace à la vanille sous les arcades du café Florian. La lune jetait des reflets fantastiques sur les Procuraties; au fond du tableau, Saint-Marc, avec son

architecture étrange, estompait vaguement sur le ciel pâle ses clochers bulbeux éclos au pays de la fantaisie... On se croirait dans la grotte d'Aladin ou dans le château de la Belle au bois dormant : tout sommeille, tout se tait dans ce grand palais oriental, qui n'attend, ce semble, qu'un coup de baguette pour s'éveiller. Mais minuit sonne et vient se marquer en lettres de feu sur le cadran d'azur de la tour de l'Horloge. Minuit, c'est l'heure magique. Cependant rien ne bouge dans la ville enchantée; les derniers promeneurs ont disparu; un surveillant de police, qui m'examine à la dérobée en passant, me rappelle brusquement à la réalité, et je m'arrache à l'influence de ce spectacle, comme un Arabe à l'ivresse du hachisch.

Venise m'était apparue tout entière en moins d'une heure sous ses aspects les plus frappants, et j'aurais pu la quitter le soir même sans que jamais la vision, traversée un moment, s'effaçât de ma mémoire. La Piazza, la Piazzetta et le Grand-Canal, ce Corso qui marche, résument tout Venise. Où trouver au monde une telle réunion de splendeurs? Où trouver un endroit mieux fait que la place Saint-Marc pour inspirer et pour désespérer en même temps les artistes? Sans cesse, par la plume et par le pinceau, ils l'ont admirablement décrite; il n'est personne qui ne la sache par cœur avant de l'avoir vue, et personne pourtant qui n'éprouve, en la voyant, une sensation sur laquelle il se croyait blasé d'avance, et qui, l'ayant vue, n'éprouve le désir de la revoir toujours. Tant les plus riches et les plus magnifiques inventions d'une fantaisie charmante s'y fondent avec les plus nobles créations de l'art, dans un ensemble original, harmonieux et varié! Tant les détails abondants du tableau semblent combinés à souhait pour le plaisir des yeux, dans des proportions si heureuses que l'imagination en est pleinement satisfaite sans en être assouvie, et qu'ils l'excitent en la rassasiant!

J'ai revu cent fois la Piazza depuis cette première visite à la mystérieuse clarté des étoiles. Tout m'y ramenait, à chaque heure du jour, comme au centre et au cœur même

de Venise. A l'entrée, sur l'emplacement de l'ancienne église San Geminiano, s'élève le Palais-Royal, qui partout ailleurs serait un monument signalé à la facile admiration des touristes, mais qui n'est ici qu'un édifice médiocre, dont le seul mérite architectural est de compléter convenablement ce vaste quadrilatère. A droite s'étendent les arcades des Procuraties neuves, construites au xvi^e siècle par Scamozzi, et à gauche, celles des Procuraties vieilles, œuvre de Lombardo et de Bergamasco. Au fond, la vieille basilique byzantine de Saint-Marc ferme le coup d'œil, avec ses coupoles écrasées, ses chevaux de bronze, ses porches et ses arceaux séparés par des clochetons, et les éclatantes mosaïques de sa façade. Au bout des vieilles Procuraties, la tour de l'Horloge, peinturlurée à outrance comme un décor d'opéra-comique, étale son lion d'or sur champ d'azur semé d'étoiles, son cadran bleu et ses deux jaquemarts de bronze, qui frappent les heures sur une cloche. De l'autre côté, au point d'intersection de la Piazza et de la Piazzetta, s'élève, à une hauteur de près de trois cents pieds, la tour de briques du Campanile, appuyée à sa base sur l'admirable *Loggetta* de Sansovino, qui lui fait comme un portique de statues, décorée au sommet d'une flèche que surmonte un ange. La *Loggetta*, avec son revêtement de marbres et de bronzes, ses colonnes d'ordre composite, ses arcades et ses bas-reliefs, est un bijou architectural travaillé comme par la main d'une fée; mais le Campanile qu'il supporte semble peu digne, par la rigidité monotone de ses lignes, par la sécheresse et la maigreur de son profil, d'une ville comme Venise et d'un endroit comme la Piazza. Ce pilier gigantesque et isolé, cette énorme quille carrée, que coiffe une espèce d'éteignoir, jure surtout avec le style oriental de l'étonnante basilique de Saint-Marc, dont il forme le clocher. C'est, à mon gré, la seule note discordante dans la décoration de cette admirable place.

En avant de l'église, trois piédestaux de bronze, sculptés par Leopardo, maintiennent dans les airs les trois mâts immenses où flottaient jadis les étendards victorieux de la répu-

blique, maîtresse des trois royaumes de Candie, de Chypre et de la Morée. Les mâts sont toujours debout, mais ils ont depuis bien longtemps abaissé leurs pavillons. Ce n'est aujourd'hui qu'un ornement stérile, dont la vue n'irrite même plus le souvenir des Vénitiens déçus. Après avoir supporté plus d'un demi-siècle l'affront du drapeau aux deux aigles, ils ne peuvent servir désormais que de hampes aux oriflammes des fêtes publiques, et de mâts de cocagne aux gamins qui passent leurs jours à enfourcher, comme des ani-



La Loggetta de Sansovino.

maux domestiques, les lions de granit accroupis sur le côté gauche de la basilique. — Symbole de la décadence même de Venise, et qu'on retrouve à chaque pas sur cette place, qui était le centre éclatant de sa vie publique, de sa gloire, de sa puissance et de ses orgueilleux triomphes! Là où logeaient les *procurateurs* de Saint-Marc, qui avaient donné leurs noms aux palais de la Piazza, s'ouvrent maintenant des boutiques de changeurs, de bijoutiers, de marchands d'éventails, des cafés et des restaurants. Là où les patriciens de Venise s'assemblaient pour discuter les affaires publiques, circulent du matin au soir les marchands de caramel et d'allumettes en cire, avec leurs éventaires suspendus devant la poitrine. J'ai vu vendre d'infimes bouquins à la criée dans la *Loggetta*, qui servit d'abord de parloir à l'aristocratie

vénitienne, et où se tenait, pendant les séances du grand conseil, le haut magistrat qui commandait la garde.

Le vieux forum de la république est devenu un salon en plein air, dont les dalles forment le parquet. C'est le lieu où se rencontrent les étrangers et les habitants, où l'on cause, où l'on flâne, où l'on vient choisir quelque verroterie, fumer un cigare et boire à petites gorgées le meilleur café du monde, en lisant les journaux du coin de l'œil. Pendant la belle saison surtout, entre huit et dix heures du soir, quand elle est envahie par la foule élégante, qui va et vient autour de l'orchestre des *bersagliers*, avec un grand brouhaha de syllabes harmonieuses, avec le frôlement des robes de soie et les battements d'ailes des éventails; que de toutes parts montent doucement les bruits et les parfums dans la brise caressante, comme le souffle d'un enfant endormi; je ne sais quelle étrange torpeur, mitoyenne entre la vie et le rêve, vous saisit et vous enveloppe peu à peu. Chaque soir, je tournais sur les dalles de la Piazza, sans pouvoir m'en arracher, jusqu'au moment où mes pieds refusaient de me soutenir. Et même alors, pour reculer le moment du départ, j'allais m'asseoir à une des tables hospitalières qui empiètent de tous côtés sur les arcades et même largement sur la place. Un sorbet comme on n'en fait qu'à Venise, et quelques cigarettes de tabac d'Orient fumées en plein air, dans la fraîcheur parfumée d'une nuit de septembre, à cinquante pas du palais ducal, tandis que le flot des promeneurs défile en bourdonnant devant vous, que les belles Vénitiennes à la peau mate et à l'opulente chevelure noire, à la démarche nonchalante et langoureuse, passent et repassent comme des figures arrachées aux toiles du Titien, et que, les yeux à demi clos, vous entendez au loin l'ouverture de *Guillaume Tell* ou de la *Muette*, qui vous berce dans un recueillement délicieux, dans un sommeil d'esprit et de corps où l'on se sent dormir, c'est une des jouissances les plus délicates et les plus complètes que puisse souhaiter un sybarite intelligent, un artiste du troupeau d'Épicure.

Et cependant les petits marchands ambulants errent autour

des tables, vous offrent des cigares, des fruits confits, des quartiers d'orange, des cartes, des plans, des volumes illustrés, des gâteaux secs, des bracelets de corail, des coquillages arrangés en colliers ou en croix; les bouquetières parcourent les galeries d'un pas infatigable et viennent fleurir votre boutonnière avec un sourire et une révérence; les beaux pigeons de Saint-Marc, les seuls clients aujourd'hui de la république déchuée, perchés par bandes innombrables sur les corniches de la cathédrale, s'abattent en larges volées vers toutes les mains qui les appellent, et s'en vont picorer, avec une familiarité charmante, jusque dans les jambes des promeneurs les miettes semées pour eux sur les dalles. Ah! comme on se laisserait vivre dans cette atmosphère imprégnée de parfums, de lumière et d'harmonie, où l'on est pris par tous les sens à la fois! Les jours coulent à Venise avec le mouvement onduleux d'une gondole sur les flots : le mouvement même y repose l'esprit et y berce le corps. C'est surtout dans ces soirées de la Piazza que j'ai compris, comme l'écrivait Ozanam à un ami en lui décrivant les enchantements de Venise, auxquels il n'avait pu se dérober lui-même, « tout ce qu'il y avait eu de voluptueux, de dangereux, dans cette ville des anciens Vénitiens, tout ce qui avait fait le charme de cette cité magique et ce qui en avait fait la perte. » Mais j'ai commencé à y comprendre aussi le caractère de leur histoire éblouissante, de leur art charmant, sensuel et pompeux.

Cette impression première ne fait que s'affermir et s'étendre dès qu'on passe de la Piazza à la Piazzetta, qui la continue sans interruption, en formant avec elle un angle droit du côté de la mer. Ici même, à vrai dire, le spectacle est plus merveilleux encore, car les merveilles sont plus rapprochées, et le regard ébloui n'échappe à cet entassement de palais que pour s'égarer dans la perspective infinie des lagunes. La Piazzetta est bordée à gauche par l'architecture féerique du palais ducal, ce rêve qui a pris corps; à droite, par la *Libreria vecchia*, qui, après avoir servi de bibliothèque, devint une dépendance du Palais-Royal, et qui se continue

vers le Môle par la Zecca (la Monnaie). Sansovino a partout marqué sa trace dans l'élégante et riche ordonnance de ce monument, dont la décoration sculpturale est surtout d'une magnificence inouïe. Les statues qui surmontent la balustrade de l'attique, les bas-reliefs de la frise, les figures qui remplissent les tympans, les cariatides qui ornent les portes, tout y révèle l'âge d'or de la république et de l'art vénitiens. Dans le vestibule, dans les cours et les escaliers, partout on a semé les ornements et les sculptures, avec le même goût luxueux et prodigue. Au fond se découpent sur la mer les silhouettes des deux colonnes que dominent le lion ailé de saint Marc et saint Théodore sur son crocodile¹. C'est là que jadis se faisaient les exécutions capitales. Les cadavres des criminels d'État étaient pendus par les pieds à ces colonnes métamorphosées en gibets. Que de sang a roulé dans ses flots cette mer, dont la molle caresse vient expirer au rivage, et qui ne semble faite que pour endormir la paresse et la rêverie au murmure harmonieux de ses vagues d'argent, éveillé par la rame des bateliers! A chaque pas les souvenirs sinistres viennent se mêler, à Venise, aux plus riants aspects de la nature ou de l'art, et jeter une sombre antithèse sur la pourpre et l'or du tableau. Une note lugubre éclate dans le concert joyeux. Venise est *machinée* comme la scène d'un théâtre des boulevards. Sa gondole symbolique a la figure d'un cercueil : on se demande, en la voyant passer, si elle va déposer un couple d'amants sur la plage du Lido, ou jeter un cadavre dans les eaux noires du canal Orfano, dont les mélodrames ont tant abusé. Le palais ducal a pour assises les Pozzi, et j'ai vu, au flanc du Campanile, le trou de la poutre où l'on suspendait en l'air, dans une cage, les prêtres

¹ Saint Théodore, et non saint Georges, comme persistent à le croire un grand nombre de voyageurs, et comme le veut expressément M. du Pays dans son *Itinéraire d'Italie*. Saint Théodore, dont les reliques furent transportées à Venise, au XIII^e siècle, par Marc Dandolo, était le patron de la ville avant saint Marc, et le crocodile est son attribut. S'il restait un doute, il suffirait de citer le vieux dicton vénitien qui faisait allusion à l'endroit où avaient lieu les supplices : « Entre saint Théodore et saint Marc, je te souhaite une bonne fin. »

criminels, autour de qui venaient tourbillonner les doux pigeons de Saint-Marc, tels que les oiseaux de proie autour d'un cadavre. Ainsi, comme dans un tableau, tous les artifices du clair-obscur y sont calculés de façon à faire vigoureuusement ressortir la lumière par l'ombre, et, comme dans un drame romantique, les contrastes s'y heurtent, la mort y coudoie la vie, et l'éclat de rire s'y prolonge en sanglots.

En descendant vers la mer, la Piazzetta s'élargit et devient le Môle. A droite, le Môle est borné, au bout de trente pas, par le jardin du Palais-Royal; mais, du côté opposé, il se prolonge sur une vaste étendue. On franchit le petit pont de la Paille, du haut duquel s'aperçoit, à quelques pieds en arrière, entre deux édifices qu'elle relie l'un à l'autre, une passerelle couverte jetée sur un canal étroit. Arrêtez-vous et saluez : c'est ici l'historique et légendaire pont des Soupîrs, que nous reverrons tout à l'heure de plus près, et qui sert de trait d'union entre les prisons et le palais ducal.

Nous voici maintenant sur le quai des Esclavons, qui s'étend à perte de vue le long du canal de Saint-Marc. Combien d'heures n'ai-je point passées là, buvant des yeux, avec une admiration insatiable, le magnifique spectacle qui se déroulait devant moi ! Le Môle proprement dit est presque impraticable, à cause de la nuée de gondoliers loquaces dont l'étranger est assailli dès qu'il y apparaît, et qui s'en viennent bourdonner autour de lui comme un tourbillon de saute-relles. Les gondoliers et les petits marchands nomades sont les fléaux de Venise : leur importunité va jusqu'à la persécution; il faut se défendre de leur empressement comme d'une attaque. Vingt fois ceux-là m'ont chassé du Môle et contraint d'émigrer sur le quai des Esclavons, où, malgré l'étroitesse et l'encombrement de la rive, je pouvais du moins me livrer aux contemplations les plus prolongées sans craindre de me trahir par un mouvement indiscret aux yeux des espions à l'affût. Dans le fond s'avance la pointe de l'île de la Giudecca, courbée comme celle d'un croissant. En face et plus en avant, l'île de Saint-Georges sort des flots, détachant sur le ciel bleu la coupole majestueuse et les grandes lignes archi-

tecturales de son église, dont la perspective adoucit les contours un peu sévères en les noyant à demi dans des vapeurs bleuâtres. Plus à droite, la pointe de la Dogana, où commence le *Canal Grande*, décorée comme la proue d'un navire qui fend la mer, élève, près du dôme de Santa Maria della Salute, sa figure symbolique de la Fortune, qui tourne en rayonnant dans la nue.

Mais voulez-vous embrasser tout Venise et ses environs d'un seul coup d'œil : montez au sommet du Campanile. On y arrive par une pente douce et ménagée entre deux murs de briques, qui ressemblent à deux tours enveloppées l'une dans l'autre. Je me suis contenté de grimper sur la plate-forme, où quatre arcades, soutenues par des colonnes de marbre rouge et vert, s'ouvrent à chaque face du monument. De là, le regard embrasse un immense horizon, que bornent au nord les lointaines ramifications des Alpes, au sud celles des Apennins, et qui s'égare à l'est sur les plaines mouvantes de l'Adriatique, jusqu'au point où l'azur du ciel vient se rejoindre à l'azur des flots.

La mer, la mer partout, la mer immense, mais tranquille et bleue, limpide comme un lac, brillante comme un miroir, brodée çà et là de petites franges d'écume, pailletée par le soleil, qui met une aigrette d'argent à la pointe de toutes ses vagues, piquée de myriades d'étincelles lumineuses, qui se succèdent et s'évanouissent sans cesse pour renaître aussitôt, agitée d'ondulations douces et de frissons pareils à la respiration d'un adolescent endormi ! En vain vous chercherez à saisir une ligne fixe dans cet étincelant tableau, composé de nuances en fusion et de teintes en mouvement, qui se pénètrent les unes les autres. L'horizon est plat, mais il n'est pas monotone : de tous côtés éclatent la lumière et la couleur. La mer de Venise est la plus belle toile de l'école vénitienne.

En ramenant peu à peu le regard, on rentre dans la lagune, et l'on voit se dessiner sur les flots les longues bandes de sable qui servent de barrière à l'Adriatique et protègent la ville. Les îles qui lui font une ceinture marquent leurs grandes taches brunes sur le fond azuré de la mer. L'île microscop-

pique de San Pietro perce l'horizon lointain, comme une étoile à peine visible au plus profond des cieux. Plus près, le Lido et le Malamocco étendent à fleur d'eau leurs plages étroites et arides, qu'on prendrait pour deux bancs de sable. Plus près encore, derrière Saint-Georges-le-Majeur, qui est comme un quartier détaché de Venise, et la longue île de la Giudecca, qui fut jadis son Ghetto et qui n'est aujourd'hui que son faubourg, on aperçoit aujourd'hui San Servolo, la Sanità, Saint-Clément et Saint-Lazare des Arméniens, illustré par cette colonie de savants religieux mékhitaristes, les bénédictins de l'orientalisme, qui vinrent s'y établir en 1717, fuyant la peste et la persécution des Turcs.

De l'orient tournez-vous maintenant vers le nord. Là-bas, là-bas, dans un rayon de deux à trois lieues, l'œil d'un sphinx verrait poindre Burano et Torcello, qui n'a gardé de sa vieille splendeur qu'un temple byzantin du style le plus curieux, et un dôme des premières années du XI^e siècle, délices des archéologues. En se rapprochant du centre, le regard distingue les deux îles funèbres de San Michele et San Cristoforo, cimetière de la ville, où reposent les restes de Léopold Robert; puis Murano, fameux par ses fabriques de glaces, de cristaux, de verroteries et de perles, dont les unes ont fait jadis la gloire de Venise, l'ornement des palais, le luxe envié de toutes les maisons seigneuriales, et dont les autres s'exportaient jusqu'au fond de l'Asie et de l'Afrique.

A l'ouest, où se déploient dans le fond les plaines fertiles de la Lombardie, le viaduc du chemin de fer, qui relie Mestre à Venise, aligne à travers la lagune, sur laquelle se détachent deux îlots microscopiques, son interminable ruban de brique reposant sur des assises de marbre. Et ces sentinelles avancées de Venise sont reliées l'une à l'autre par des flottilles de gondoles toujours en mouvement. De toutes parts, sur cette grande nappe bleue, trouée de points noirs ou mouchetée de plaques vertes, l'aile de la mouette et la voile arrondie des bateaux sèment des taches blanches qui marchent.

Si vous regardez ensuite à vos pieds, Venise va vous appa-

raître dans sa configuration générale et l'amusante variété de ses détails pittoresques. La ville italienne par excellence a, comme l'Italie, la forme d'une botte, mais d'une botte à la Cromwell, dont le haut s'évase en entonnoir gigantesque autour des sinuosités du Grand-Canal, tandis que le pied, de proportions mignonnes, semble fait pour chausser une jeune fille. Le jardin public en forme la pointe; l'arsenal lui tient lieu d'éperon, et le talon est figuré à merveille par une île qu'une jetée relie à la semelle. Mais, chose étrange, cette ville maritime, qui rappelle les stations lacustres des âges primitifs et dont toutes les maisons ressemblent à des vaisseaux attachés à l'ancre, vue des hauteurs du Campanile, ne laisse apparaître au regard qu'un seul de ses quatre cent cinquante ponts et aucun de ses canaux. Pas une goutte d'eau n'est visible dans cette masse compacte de toits, de cheminées, de murs, de dômes et de campaniles de toutes formes et de toutes couleurs, et le Grand-Canal se dérobe dès son entrée dans la ville, comme s'il pénétrait sous terre.

A vol d'oiseau, l'œil plonge presque perpendiculairement sur Saint-Marc, la *Libreria vecchia* et le palais ducal, sur un monde de statues mythologiques, sur les cours aux citernes de bronze et aux puits sculptés, sur les toits lamés de plomb et les pavés dallés de marbre. Les innombrables coupoles de Venise percent comme des vagues l'Océan pétrifié qui semble s'agiter encore en tumulte autour de ce point central. La coupole blanche du *Redentore* fait valoir le clocher rouge de Saint-Georges; la coupole grise de Saint-Zacharie relie le clocher bariolé de Saint-François à la tour rose de l'arsenal; la coupole noire de Saint-Siméon, bardée d'une armure de cuivre que le temps a brunie, s'élève mystérieuse et sombre entre la tour de briques de Saint-Étienne et la tourelle blanche des Saints-Apôtres; la Fortune dorée de la Dogana étincelle et tournoie comme un feu d'artifice dans cette forêt de flèches, d'aiguilles, de clochetons et de campaniles d'un ton doux et fondu, qui lui servent de repoussoirs. L'exubérante fantaisie de l'architecture vénitienne, qui multiplie, tourmente et brise les lignes de ses monuments, comme pour mieux

parer le sol et corriger l'uniformité des surfaces¹, saisit joyeusement le regard par la capricieuse variété et les effets imprévus de ces porches, de ces frontons, de ces façades, de ces couronnements, où éclate la pompe décorative du génie indigène. M. Théophile Gautier, avec son merveilleux talent descriptif, a fait revivre en tous ses détails ce tableau que je n'essayerai pas de refaire après lui, et qu'il me suffit d'avoir indiqué.

En descendant du Campanile, j'ai voulu compléter aussitôt cette vue d'ensemble de Venise dans sa splendeur, en refaisant à la lueur du soleil, d'une façon complète et méthodique, si je puis ainsi dire, la promenade du soir de mon arrivée. Le Grand-Canal est à Venise ce qu'est à Paris la ligne semi-circulaire de nos anciens boulevards, et même beaucoup mieux encore : il serpente en zigzag à travers les plus beaux quartiers de la ville, et baigne tous les palais, qui sont venus se ranger sur son passage comme pour lui faire honneur. J'ai ouï dire qu'un Anglais débarqué au faubourg Saint-Antoine pour affaires, et obligé de repartir dans la matinée même, employa un moyen aussi rapide qu'économique de voir Paris, où il venait pour la première fois : il monta sur l'impériale de l'omnibus qui fait le service de la Bastille à la Madeleine, puis gagna le chemin de fer du Havre. Un étranger qui partirait de la Piazza pour aller prendre une barque sur le Môle et se faire conduire de là jusqu'à la station du chemin de fer, à l'autre extrémité du Grand-Canal, connaîtrait mieux Venise que cet Anglais ingénieux n'a connu Paris.

Suivez-moi donc et descendons la Piazzetta. Ces milliers de gondoles qui nous attendent se ressemblent à peu près toutes, sauf par la dimension. Ce sont des barques étroites, uniformément peintes en noir, dont les deux bouts se relèvent à la façon des patins, et dont la proue est arrondie en col de cygne. Elles portent au centre une sorte de caisse, percée de vitres et garnie de coussins, d'où le promeneur

¹ Voy. l'introduction de *l'École vénitienne*, par M. Ch. Blanc.

peut tout voir sans être vu, et qui lui forme un petit appartement clos et confortable. Quelques gondoliers *modernes* ont supprimé cette cabine : leur gondole n'est plus qu'une barque vulgaire, à laquelle on assujettit au besoin une tente mobile qui ne protège ni contre le soleil ni contre la vue des passants. Méprisez ce prétendu progrès, qui détruit à la fois la couleur locale et le charme mystérieux de la promenade. La gondole est une chose immuable, qui fait partie de Venise comme le Rialto et le palais ducal ; un être organique, ayant depuis des siècles sa physionomie consacrée et sa vie propre ; un des éléments essentiels du paysage local, auquel on ne peut toucher sans une sorte de sacrilège. Prenez la gondole classique, la seule vraie gondole, — avec deux rameurs, si vous voulez marcher d'une allure plus rapide et plus égale. — Les rameurs se tiennent debout, l'un à l'avant, l'autre à l'arrière. S'il n'y en a qu'un seul, sa place est à la poupe. Une ouverture pratiquée dans le fond de la cabine permet au voyageur de causer avec le gondolier sans se déranger.

Nous avons fait choix de notre embarcation. Un pauvre vieux à vêtements sordides se lève du pavé où il sommeillait étendu au soleil, accroche la gondole avec sa gaffe, et la dirige doucement vers le bord. C'est sa seule profession, et cette profession constitue tout un corps de métier à Venise. Partout où l'on peut s'embarquer et débarquer, le *vecchio* se tient à l'affût, avec son bâton emmanché d'un croc, pareil à l'ouvreur de portières qui fleurit sur l'asphalte parisien. Il amortit le choc contre la rive et vous offre délicatement le coude, en guise de point d'appui. Cela fait, il tend son chapeau, et l'on y jette un sou, qui suffit à combler son ambition. Le gondolier s'enquiert respectueusement du lieu où il faut vous conduire, et prend soin d'arranger les coussins et les draperies pour la plus grande commodité de Votre Excellence. Tous les gens du peuple à Venise sont de la plus exquise politesse. Un garçon de café ne se permettra jamais de vous rendre votre monnaie autrement que sur un plateau qu'il tire de sa ceinture. De même, le gondolier, être loquace, criard, rapace, dépourvu de toute poésie dans ses manières

et dans son costume, et qui sait par cœur plus d'injures que de versets de la *Jérusalem délivrée*, traite son client en prince qui voyage *incognito*, tant qu'il n'a pas à se plaindre de sa munificence. Il trouve moyen d'exagérer pour lui les formules révérencieuses de la langue italienne, et dans les phrases qu'il lui adresse à la troisième personne, la *Sua Eccellenza* est toujours sous-entendue, quand elle n'est pas formellement exprimée. J'ai retrouvé à chaque pas le type du Pantalon vénitien, insinuant et souple. C'est là une tradition conservée des vieux siècles de l'aristocratie : les relations des bourgeois et des pauvres gens avec les puissants et orgueilleux patriciens de Venise les avaient dressés à une indélabile obséquiosité. « La façon la plus humble de saluer les nobles, raconte le président de Brosses, est d'aller solliciter au *Broglia* (c'est-à-dire sous les arcades du palais ducal, où ils avaient coutume de se réunir en plein air et qui leur étaient réservées), et de baiser la manche de celui qu'on sollicite. L'art des révérences est encore un grand point : il faut les faire bas, bas ; encore n'en fait-on aucun compte, si la perruque ne traîne pas à terre d'un bon demi-pied. » L'épine dorsale ne s'est jamais entièrement redressée depuis.

Maintenant que nous sommes installé dans la posture la plus commode, assis, ou plutôt à demi couché, les vitres ouvertes pour livrer passage à l'air, les persiennes closes pour fermer passage au soleil, la gondole s'ébranle d'un mouvement onduleux et doux. Elle rase lentement les flots avec cette souplesse onctueuse qui lui est propre, et qu'elle semble tenir du cygne dont elle emprunte la forme, glissant entre les barques voisines, esquivant les obstacles sans brusquerie ni violents soubresauts, se dégageant toujours des embarras et des mauvaises rencontres avec l'adresse d'un oiseau aquatique, au milieu d'une tempête de clameurs et de furieuses métaphores qui des deux côtés tombent heureusement dans l'eau. Dix fois j'ai cru que mes gondoliers allaient dévorer leurs adversaires ; mais le gondolier est Italien, il s'arrête à la préface, et sa colère n'accouche pas même d'une souris. La

seconde, d'après il n'y pense plus. Regardez-le : le voilà calme, souriant et affable comme devant. Le Pantalon a succédé sans transition au capitaine Fracasse qui jurait de tout massacrer. Les deux hommes vivent côte à côte et font bon ménage chez ce mangeur de *polenta*, dont toute l'action s'exhale en paroles.

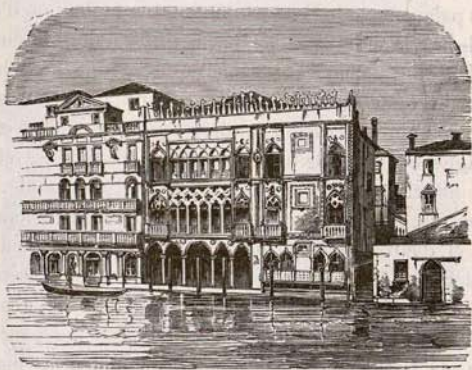
Le défilé commence entre les deux haies de palais dont le vestibule s'ouvre sur les flots et les larges escaliers viennent baigner leurs dernières marches à la surface du canal. Le gondolier vous nomme au passage ces demeures historiques, témoins restés debout d'une splendeur évanouie, et qui abritent parfois encore, cachés en quelque coin solitaire, les débris misérablement déchus de cette grande aristocratie républicaine et marchande, qui fit envie et qui porta ombrage à tant de royautés. Tous les styles s'y succèdent, mêlant tour à tour le moyen âge à la Renaissance et les pompes classiques de l'antiquité à la fantaisie du XVIII^e siècle. Néanmoins l'ogive y domine ; l'architecture gothique, généralement repoussée du reste de l'Italie, a trouvé à Venise un asile, comme si les artistes à qui l'on doit cette ville étonnante eussent senti d'instinct l'harmonieux accord de ces formes rompues, légères et élancées avec le mobile miroitement des vagues où elles se reflètent.

Voici successivement, à droite et à gauche, le palais Contarini, un bijou ogival ; le palais Barbaro, le palais Lorédan, où mourut Marmont ; le palais Cavalli, résidence du comte de Chambord, qu'on n'appelle jamais autrement à Venise que le duc de Bordeaux, aujourd'hui peuplé seulement par un concierge qui montre aux pèlerins fidèles du royalisme ses grandes salles vides et sans caractère. Le palais Cavalli a le luxe d'un jardin, luxe rare à Venise et surtout le long du canal.

Voici le palais Contarini, le palais Rezzonico, le palais Grassi, le palais Giustiniani, — palais sur palais, dont les titres déroulent toutes les pages du Livre d'or vénitien. Au détour du canal, le palais Foscari, qui date des premières années du XV^e siècle, évoque la tragique apparition de cette

illustre famille, non moins fameuse dans l'histoire des honneurs que dans celle des supplices de Venise. Puis le palais Moro Lin étage les quatre ordres dont se compose sa façade, et, après avoir passé devant les deux figures grimaçantes qui se penchent au-dessus du porche du palais Guiccioli, on franchit les trois palais Mocenigo, divers de style, tout au moins de détails, dans le dernier desquels habita longtemps Byron.

Est-ce tout? Non : il s'en faut. Regardez : c'est maintenant



La casa d'Oro.

le magnifique palais Pisani, le *palazzino* Barbarigo, que couronne une terrasse bordée d'un balustre; le palais Bernardo et le palais Spinelli, élégant spécimen du plus beau style de la Renaissance; le palais Grimani, où San Micheli de Vérone s'est surpassé lui-même; le palais Tiepolo, qui allonge jusqu'au bord des flots, sur la plate-forme où deux laquais font perpétuellement *antichambre* et à l'anneau de laquelle reste fixée en permanence une petite flottille de gondoles, un riche tapis aux couleurs éclatantes.

Et que d'autres encore! Les palais Loredano, Bembo, Cornero, Sagredo, la *casa d'Oro*, c'est-à-dire la maison d'Or, perle gothique que M^{lle} Taglioni enchâssa dans son riche

écrin et qu'elle a revendue à un banquier; le palais Bevilacqua, le plus splendide et le plus éclatant de tous, véritable château royal, isolé sur toutes ses faces, où Longhena a prodigué les trésors d'une architecture fastueuse; enfin, car il faut se borner, le palais Vendramin, qu'habitait la duchesse de Berry pendant ses séjours à Venise, — noble et imposant édifice bâti au xv^e siècle par P. Lombardo, achevé par Scamozzi, l'émule et le continuateur de Sansovino.

Un peu plus loin, le *Canareggio* se détache du Grand-Canal et s'achemine dans la direction de Mestre à travers d'autres palais encore. Mais je n'ai point la prétention d'écrire un Guide, et je craindrais de lasser le lecteur, — peut-être est-ce déjà fait, — par cette aride nomenclature dont la longueur exclut toute tentative de description. Pourtant, si l'on s'attendait à une succession ininterrompue de chefs-d'œuvre, à une ligne continue de splendeurs sans défaillance et sans ombre, on risquerait d'éprouver quelque mécompte. Non seulement la plupart de ces palais sont de dimensions restreintes et d'étroite façade, mais beaucoup se trouvent dans un déplorable état d'entretien. Quelques-uns ressemblent presque à des ruines; on y sent la pauvreté et l'abandon. L'impression dominante qui s'en dégage, c'est une pénétrante tristesse, la tristesse qui est au fond de toutes les magnificences de Venise. Ces palais déserts ou déchus semblent porter le deuil de la république. Presque tous ont été détournés de leur destination, parfois pour des usages qui jurent singulièrement avec leur histoire et leur architecture. Si l'un d'eux est l'hôtel de ville et si un second sert de poste, d'autres ont été métamorphosés en auberge, en mont-de-piété, en magasins de commerce, en douane. Ceux qui sont devenus la proie des banquiers ont été badigeonnés proprement et portent la toilette moderne. Une danseuse illustre, M^{lle} Taglioni, en a possédé quatre à la fois, et aucun nom ne revient plus souvent sur les lèvres des gondoliers, qui ne le prononcent jamais sans un certain orgueil. Les peintures dont Véronèse, Titien, Giorgione, Pâris Bordone, Tiepolo, avaient enrichi ces merveilleuses demeures, ont généralement disparu

ou sont dispersées aujourd'hui : la Russie et l'Angleterre ont dévalisé Venise à prix d'or.

Il y reste néanmoins quelques épis à glaner. Une demi-douzaine de ces monuments sont de véritables musées, de valeur très diverse, qu'un intendant, moitié concierge et moitié *cicerone*, ouvre avec empressement à tous les curieux, moyennant un billet de cinquante centimes discrètement glissé dans la main. Le billet d'un franc est considéré comme



Le palais Vendramin - Calergi.

une gratification princière. Parmi les galeries privées qui subsistent encore, les plus remarquables sont celles du palais Correr et du palais Vendramin-Calergi. La première est un véritable musée de bric-à-brac, un capharnaüm pittoresque, une collection-omnibus où quelques chefs-d'œuvre se détachent sur une masse confuse de tableaux sans valeur et sans intérêt, et où aux toiles et aux statues se mêlent les souvenirs historiques, les costumes, les manuscrits, les médailles, les faïences, les ivoires, les camées et les vieux meubles.

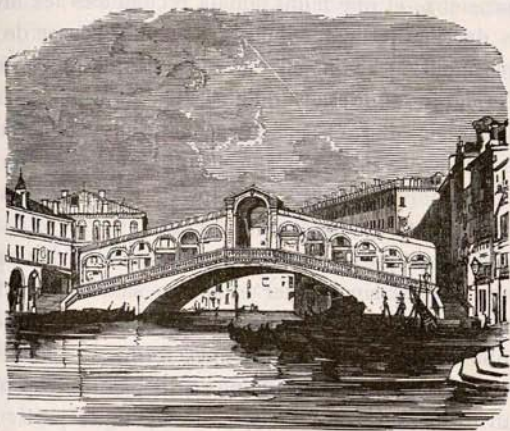
Le palais Vendramin offre dans toutes ses dispositions intérieures le caractère de richesse et de grandeur qui frappe

dans son architecture. En mettant le pied dans l'ample vestibule, en montant à la salle d'attente décorée de toiles du cavalier Bambini, et dont les dessus de portes sont de la main de Palma le jeune, on se sent dans une demeure vraiment princière, et l'on s'y sent aussi en demeure amie et en pays de connaissance. La France s'y montre à chaque pas, et de salle en salle quelque portrait de famille semble souhaiter la bienvenue au visiteur. J'y ai rencontré Louis XIV à quelques pas de Catherine Cornaro, reine de Chypre. Des tableaux de Salvator, de Ricci, de Bassan, de Renieri, de Canaletto; l'*Ève* de Lombardo et un groupe admirable d'Alessandro Vittoria décorent les salles de ce vaste palais, pavé tout entier en mosaïque vénitienne.

Il n'y a eu longtemps à Venise qu'un seul pont sur le Grand-Canal, sans parler des centaines, ou plutôt des milliers de petits ponts jetés sur les innombrables *traghetti* qui se détachent du Canalazzo comme les veines de l'artère-aorte. Il y en a trois aujourd'hui : aux deux extrémités de ce grand boulevard mobile, on a jeté récemment deux ponts de fer, dont l'un conduit à la station et l'autre à l'Académie des beaux-arts. Je ne saurais dire à quel point ces ponts industriels jurent avec le caractère et la physionomie de Venise. On ne les traverse pas sans une certaine souffrance : il semble qu'un ingénieur vous tire brusquement par la basque de votre habit au moment où vous planez dans le rêve. Passe encore pour celui qui conduit à la gare : sa destination aide à le comprendre et à lui pardonner. Mais comment pardonner à l'atroce passerelle bâtie suivant toutes les règles de l'art, en 1855, pour donner accès au Musée, par un ingénieur anglais, barbare civilisé qui a pris Venise pour Londres et le Canalazzo pour la Tamise ! Le vrai pont, c'est le Rialto, qui marque à peu près le centre du Grand-Canal. Le Rialto n'est qu'une arche, appuyée sur douze mille pieux, qui enjambe d'une rive à l'autre, et qu'il faut escalader comme une montagne. Je m'y fis débarquer au retour de ma promenade : c'était la première fois que je pénétrais dans l'intérieur de Venise, dans la Venise terrestre et prosaïque,

cachée derrière le décor, et que j'allais voir les coulisses du théâtre.

Le contraste est saisissant entre les splendeurs féeriques et tranquilles de la ville de parade et le tapage vulgaire, la cohue, l'agitation, le bruit, la saleté où l'on entre de plain-pied quand on a dépassé la toile de fond qui ferme la scène au spectateur assis dans sa stalle. Le quartier du Rialto est le centre du commerce populaire. Le vieux pont se divise en trois passages parallèles, que sépare et voile les uns aux autres une double rangée de boutiques. Des monceaux de fruits, de lé-



Le pont du Rialto.

gumes, sont entassés sur le sol humide et boueux des rues voisines; des étoffes aux couleurs voyantes, des loques prétentieuses, des guenilles emphatiques, des robes qui ressemblent à des échappées du carnaval repêchées dans les bas-fonds du mont-de-piété, pendent en sautillant à toutes les devantures. L'œil en est étourdi, tandis que les oreilles sont assaillies par les cris incessants des marchands, dont le ramage et le plumage rappellent d'assez près les cacatoès du jardin d'acclimatation.

Ceux qui ne connaissent Venise que d'après les tableaux

des peintres ou les descriptions des voyageurs se figurent volontiers que c'est une ville absolument impraticable aux piétons. L'imagination se crée de ces hyperboles, dont il faut rabattre dès qu'on se trouve en face de la réalité. Venise a des rues, comme elle a, quoi qu'on en ait dit, des jardins, de la verdure et des arbres : elle en possède même, ne fût-ce que la *strada Garibaldi*, d'assez larges pour se prêter au besoin à la circulation des voitures. Mais la *strada Garibaldi* est une exception à peu près unique à Venise. Sauf aux abords de l'arsenal, du Rialto et de la Piazza, la plupart des rues ne sont que d'étroites ruelles, dallées comme nos passages parisiens, et que n'ont jamais réchauffées les ardentes caresses du soleil. Bien qu'on ait peine à y passer de front, les étages supérieurs vont encore en se rapprochant, si bien qu'il n'apparaît au-dessus qu'un ruban lumineux. Il y fait sombre en plein midi, et sans le secours d'une voisine criarde qui m'éveillait dès l'aube en querellant son mari et en grondant son *bambino*, j'aurais souvent dormi de confiance la grasse matinée dans ma chambre d'hôtel.

Toute maison qui se respecte a généralement deux portes, dont l'une s'ouvre sur la mer et l'autre sur la terre ferme; mais celle-ci n'est que la porte dérobée et l'entrée de service. L'ensemble de ces ruelles vénitiennes forme un dédale inextricable, où le peloton d'Ariane ne serait pas de trop pour se reconnaître. Elles paraissent conduire quelque part : on les suit avec candeur, dans la direction indiquée par un passant ou longuement étudiée sur la carte, et tout à coup elles aboutissent à une impasse ou vont se jeter dans un canal; il faut revenir bien loin en arrière pour ressaisir, à travers mille tâtonnements et en esquivant les *traghetti* qui semblent surgir du sol à chaque pas, le fil qu'on a laissé perdre. Au lieu de vouloir s'en servir comme d'un chemin, que l'étranger en use comme d'une promenade et d'un champ d'observation. En y flânant au hasard, il y recueillera mille traits de mœurs dont un esprit curieux fera son profit, et mille tableaux qui charmeront ses yeux.

Disons à ce propos qu'il court, parmi les lieux communs

sur Venise, toute sorte de petits préjugés analogues, réchauffés sans cesse par les romans et par les romances. Qui n'a ouï parler des innombrables Orientaux qu'on rencontre sur la Piazza et sur le Môle? Venise est la porte et la préface de l'Orient, — une préface qui vaut mieux que le livre; il n'y manque que les Orientaux, et l'on en rencontre dix fois plus à Gènes. La chose a sans doute été vraie jadis; elle ne l'est plus aujourd'hui, quoiqu'on la répète par habitude. — Qui n'a entendu parler aussi de l'animation que la place Saint-Marc et le café Florian présentent toute la nuit? Passé onze heures, la place Saint-Marc est à peu près aussi déserte que la place Vendôme, et, s'il est bien vrai que le café Florian n'ait jamais fermé ses portes depuis qu'il existe, on ne voit après minuit, dans ses étroites salles tout étincelantes de glaces, de marbres et de dorures, que de rares et mélancoliques noctambules, sommeillant à leurs tables en face des garçons endormis dans les coins. Qui n'a enfin ouï célébrer Venise sur tous les tons comme la ville joyeuse et voluptueuse par excellence? Encore un souvenir attardé auquel la routine s'attache avec sa ténacité ordinaire. Venise est triste dans sa splendeur, comme un décor de féerie sans emploi, autour duquel le silence et la solitude étendent leur double linceul. Il n'y a pas un bal public à Venise, et *la Fenice* n'y ouvre qu'en carnaval. Pour bien saisir en toute sa profondeur l'impression de morne tristesse qui se dégage de cette ruine éclatante, il faudrait y faire son entrée à cinq heures du matin, avant qu'elle fût éveillée. La ville de plaisir est aussi déchue que la ville de puissance et de gloire : elle enchante toujours les yeux, mais elle a des contrastes et des souvenirs qui serrent le cœur. La reine de l'Adriatique n'est plus qu'une préfecture; elle se survit à elle-même et ressemble à un grand tombeau. Elle produit l'effet d'un anachronisme, comme une mise en scène des *Mille et une Nuits* qu'un *impresario* extravagant étalerait sur son théâtre pour y jouer quelque plat vaudeville en habit noir.

Le voyageur le plus prosaïque, le moins sensible aux harmonies des choses, est frappé par le désaccord du piteux

vêtement moderne avec ce cadre éblouissant. Le paletot détonne, comme une note triviale dans une symphonie de Mozart, sur ces places et parmi ces palais qui réclament les riches costumes, les amples draperies d'autrefois. On se sent honteux de passer en chapeau rond, en pantalon et en redingote dans ces rues faites pour toutes les magnificences du costume illustré par les toiles de l'école vénitienne et les drames de l'école romantique. L'imagination les repeuple de sénateurs, d'*avogadori*, de nobles, d'écuyers, de sbires, d'artistes joyeux et de jeunes filles aux cheveux blonds comme le soleil, coiffés du *corno* ou du *balzo* en forme de diadème, chaussés de bas et de sandales rouges, drapés dans l'ample toge aux manches ducales, dans le manteau à longue et large queue, dans la robe en damas de couleur cramoisie ou de brocart d'or fin fourré d'hermine. On revoit dans une sorte d'évocation magique, où le cadre appelle irrésistiblement le tableau, les tuniques violettes, les fraises, les manches à crevés, la soie, le velours, les perles et les bijoux, l'éventail de plumes au manche ciselé pendant à la chaîne d'or qui sert de ceinture, la haute collerette dressée autour du cou comme un bastion et laissant tomber jusqu'aux pieds le voile orné de paillettes de diamants. On ne peut surtout parcourir la Piazza sans y rêver la foule pittoresque, le joyeux carnaval et l'amusante cohue de Turcs, de Grecs, de Dalmates, de Levantins de toute espèce, de marchands et de nobles, de cafés et de théâtres, de robes de palais et de robes de chambre, de vendeurs d'orviétan, de bateleurs, de moines qui prêchent et de marionnettes qui dansent, décrite avec tant de verve par le président de Brosses.

Ce qui ajoute à la tristesse de Venise déchue, c'est ce grand silence qui l'enveloppe et la berce comme dans un sommeil éternel, et que rien, pour ainsi dire, malgré la loquacité des gondoliers et l'agitation de certaines rues reculées, n'interrompt plus aujourd'hui. L'âme s'y engourdit dans une douce et molle torpeur. Le seul véhicule de Venise est cette barque muette, qui glisse comme une ombre à la surface des flots. On n'y entend jamais le roulement d'une voiture. Sans les

cruels *zinzari*, dont le bourdonnement ronfle comme une toupie d'airain et dont la trompe est insatiable de sang, Venise serait le pays idéal, « le pays où l'on dort, » après lequel aspirait la Fontaine.

J'ai vainement cherché un cheval d'un bout à l'autre de la ville. Un jour cependant, en me promenant du côté du jardin public, j'aperçus un écriteau avec ces mots ambitieux : *Viale pei cavalli!* Le cœur me battit. J'allais donc voir un cheval, peut-être deux chevaux! Je n'en avais pas vu depuis douze jours. Je suivis le sentier tracé à travers la maigre pelouse. Cinquante pas plus loin, l'écriteau reparut, adossé à un arbre et répétant avec emphase : *Viale pei cavalli!* Plus de doute, j'étais dans le bois de Boulogne de Venise. Après quelques minutes de marche, je débouchai dans un vaste espace pelé et poudreux, où se tenait une sorte de petite foire, et où des chevaux de bois tournaient au son d'un orgue de Barbarie. Ce sont là les seuls coursiers que j'aie aperçus à Venise. J'aime à croire pourtant que ce n'est pas d'eux qu'il s'agissait sur l'écriteau. Jadis, du temps des Autrichiens, le commandant de place avait deux chevaux, qu'on prenait soin de montrer de temps à autre aux habitants comme des objets de luxe, des raretés dignes de respect, et que les amateurs ou les désœuvrés allaient voir promener par le domestique, à peu près de la même façon que les bourgeois de Paris faisaient la partie d'aller contempler la girafe en 1828. Il paraît que Venise a un manège aujourd'hui; mais les nobles animaux y sont gardés sans doute avec un soin jaloux, comme ces odalisques auxquelles il n'est point permis de franchir le seuil du sérail.

Je viens de prononcer le nom de jardin public, et ceci répond encore à une autre hyperbole que les voyageurs ont fait courir au sujet de Venise. Oui, non contente des jardins du palais Cavalli, du palais Vendramin, du Palais-Royal et de deux ou trois autres encore, Venise, en dépit des calomnies, a un jardin public. J'avoue qu'il est assez pauvre, mais enfin c'en est un. Et ce maigre jardin, avec le terre-plein qui lui fait suite, possède une terrasse qui s'ouvre sur

le pays des rêves et dont la mer vient baigner doucement les pieds, avec tous les sourires, toutes les coquetteries, toutes les ondulations charmantes de ses flots caressants.

C'est de la terrasse du jardin public que j'ai vu pour la première fois poindre nettement à l'horizon, juste en face de mon regard, la grève du Lido. L'excursion au Lido est une de celles dont aucun touriste n'oserait se dispenser : les romans de George Sand et le souvenir de Byron la rendent obligatoire. On suit, pour s'y rendre, la route que suivait jadis le *Bucentaure*, quand le doge allait célébrer son mariage avec l'Adriatique. Mon gondolier me montre de loin le mystérieux canal Orfano, « où quelquefois on entend quelque chose tomber dans l'eau la nuit. » La grande tirade d'*Angelo* sur le conseil des Dix remonte par bouffées à mon souvenir. Il faudrait n'avoir jamais lu de drames romantiques pour entendre le nom du canal Orfano sans frémir !

On laisse à droite San Giorgio et toutes ses petites îles qui émergent doucement de l'Adriatique, Santa Elena, la Cartosa, Malamocco. C'est une promenade d'un charme idéal : la gondole, avec un clapotement d'une monotonie charmante, glisse dans l'air bleu et dans la lumière sur la nappe d'azur et d'argent qui la berce. On arrive, et le charme s'envole. Le Lido n'est qu'une étroite bande de sable, qui protège Venise contre l'Adriatique, et où l'on a construit une forteresse aujourd'hui bien déchuë. On débarque sur une plage aride et sans poésie, à la porte d'un cabaret où la mode veut que tout voyageur aille boire un verre de vin de Chypre. Une route qui s'enfonce entre deux rangées de jardins d'une assez piteuse physionomie, et qui passe devant une église de fort laide apparence, la traverse d'un bout à l'autre. Je l'ai suivie, sans faire d'autre rencontre que celle de quelques charrettes attelées de deux bœufs, et d'une haridelle qui paissait au bout d'une longue corde, retenue au bras d'un gamin étendu sur le bord d'un fossé. C'est le premier cheval, et il est resté le seul, que j'aie vu à Venise. Cheval décharné, étais-tu le fantôme de celui qui emportait Byron au galop sur la plage de l'Adriatique ?

Après un demi-quart d'heure de marche, la route aboutit à la plage consacrée par le souvenir du poète. Un établissement de bains et un restaurant occupent une sorte de jetée qui s'avance dans la mer. L'Adriatique, presque sans vagues, déferle, par jolies petites bandes bordées d'un filet d'écume, sur une rive de sable fin incrusté d'innombrables coquillages. Couché sur la grève et perdu dans cette rêverie qui se renouvelle et s'alimente sans cesse à Venise « avec des sensations, non avec des idées¹ », j'ai relu *Marino Faliero* et le début du quatrième chant de *Childe Harold*. L'impatience de mon gondolier, qui s'en vint rôder autour de moi avec une pantomime très significative, en montrant le soleil tout près de disparaître à l'horizon, m'arracha à ce doux *farniente*. J'avais enfin trouvé le Lido, et je subissais le charme qu'exercent la solitude, la mer et le soleil.

Venise est ainsi bordée d'une ceinture d'îles, qui en forment, pour ainsi dire, les faubourgs, et où l'on va en promenade comme aux environs de Paris. Il faut voir surtout San Lazaro, avec son couvent de mékhitaristes, et Murano, avec son beau Dôme de style roman, Murano dont les grandes manufactures historiques de cristaux, de glaces et de perles n'ont plus guère, pour les représenter aujourd'hui, que des fabriques de verroterie d'une gentillesse un peu vulgaire. Cette île charmante et jadis si prospère offre partout l'image du délabrement et de la ruine. La décadence de Venise a tout atteint et tout entraîné à la fois : les verres de Murano ont disparu comme les toiles du Titien, et ses miroirs en même temps que ses doges.

Mais il est temps de revenir à Venise. Entrons maintenant dans les monuments principaux et caractéristiques, et regardons-les de plus près, en les détachant du tableau d'ensemble.

Le plus étonnant de tous est le palais ducal. C'est une merveille, et en même temps c'est un type. Le génie vénitien des grands jours éclate en toute sa magnificence dans ce monument qui résume à la fois, sous une forme saisissante,

¹ Taine, *Voyage en Italie*.

l'art et l'histoire de la glorieuse république, et dont l'éblouissante architecture semble un produit naturel et spécial du sol sur lequel elle s'épanouit. La construction du palais ducal heurte de front toutes les règles. Au lieu de reposer sur un soubassement solide, les colonnettes légères qui découpent l'un de ses étages en galeries à jour supportent elles-mêmes une masse énorme et compacte. L'artiste audacieux à qui l'on doit le plan de l'édifice a littéralement mis le sommet à la base et la base au sommet. De savants architectes s'en indignent; ils protestent, au nom des principes, contre « la bizarre ordonnance de cette façade dont la structure semble, à première vue, donner le plus formel démenti aux lois de la statique. Imagine-t-on en effet, ajoutent-ils, rien de plus choquant, pour un mathématicien surtout, que cette grande muraille de marbre à peu près massive, élevée sur une *loggia* entièrement à jour, et pesant de tout son énorme poids sur une dentelle non interrompue d'ogives, de trèfles et de quatrefeuilles! » Eh oui! c'est choquant pour un mathématicien, mais c'est charmant pour un poète. Cette disposition est contraire à toutes les lois de la statique, je n'en doute pas, mais c'est précisément pour cela qu'elle est si bien à sa place à Venise. Venise n'est point la patrie des géomètres; l'architecture classique y paraît d'une froideur mortelle. Comment soumettre aux règles de Vitruve les capricieuses combinaisons de la fantaisie et les créations du rêve?

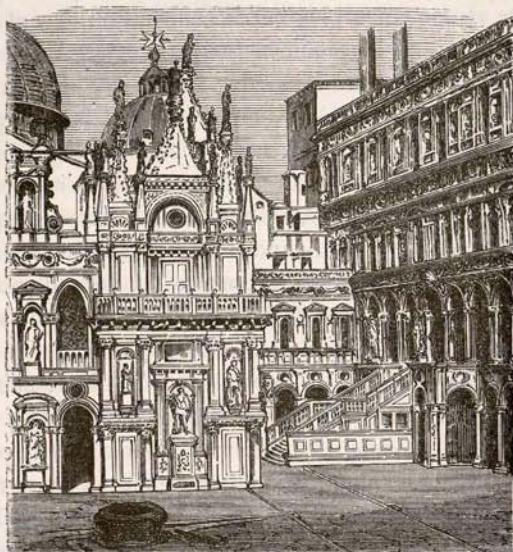
D'autre part, le président de Brosses, homme d'esprit et du plus fin, n'a guère mieux traité le palais ducal. A l'en croire, « c'est un vilain monsieur, s'il en fut jamais, massif, sombre et *gothique*, du plus méchant goût. » Le spirituel président en veut beaucoup à ce malheureux gothique. C'est encore lui qui écrira un peu plus tard, en parlant de l'église San Petronio de Bologne : « On y avait commencé un portail gothique, qu'on a eu le bon esprit de ne pas continuer. » D'où il appert nettement que ce qui a choqué surtout le goût de l'aimable voyageur dans le palais ducal, c'est l'ogive. Les délicats sont malheureux, les trop savants aussi, et je

rends grâces au ciel d'une ignorance qui m'a permis d'admirer de toutes mes forces, sans aucune arrière-pensée, ce monument unique, digne d'avoir été bâti par les génies d'Aladin.

Non, je n'ai pas souvenir d'avoir jamais éprouvé une sensation plus ravissante et plus voisine de l'extase. Extase des yeux, savoureuse et exquise comme celle qu'on éprouve devant la réunion des plus belles couleurs ou devant la plus originale et la plus harmonieuse mélodie. Ozanam fait remarquer quelque part, en l'une de ses lettres, que ce grand mur massif présente même, dans son effet fantastique, un certain caractère d'austérité, et qu'il allie deux genres d'impressions en apparence contradictoires. Rien n'est plus vrai, et c'est aussi, sans doute, ce que voulait dire à sa manière le président de Brosses, quand il trouve *sombre* ce lumineux édifice. Mais l'impression qui domine est celle d'une architecture de contes de fées. Cette lourde muraille qui sort des frères colonnettes du rez-de-chaussée; cette fusion de la légèreté et de la force, du moyen âge et de la Renaissance; cette façade étrange où les mosaïques blanches et rouges dessinent des ornements dans le goût oriental; cette corniche à jour, festonnée d'aiguilles, de clochetons et de pyramides évidées; ce marbre vivant, qui semble palpiter dans la lumière et qui prend les tons de la chair sous les caresses du soleil, tout cet ensemble, vu dans l'encadrement merveilleux que lui font la nature et l'art, éblouit, séduit et transporte. « On n'a point vu d'architecture semblable, dit fort bien M. Taine; tout y est neuf. On se sent tiré hors du *convenu*; on comprend que, par delà les formes classiques ou gothiques que nous répétons, il y a tout un monde; que l'invention humaine est sans limites; que, semblable à la nature, elle peut... produire une œuvre parfaite sur un modèle contraire à tous ceux dans lesquels on lui dit de s'enfermer. »

Vous entrez par la porte della Carta, où l'on affichait les décrets du gouvernement, et aussitôt un essaim de souvenirs s'éveille, un peuple de statues se dresse autour de vous. Dans la grande cour aux dalles de marbre défoncées par le temps,

s'ouvrent les margelles en bronze sculpté des deux citernes où les porteuses d'eau de Venise, pieds nus et coiffées d'un chapeau de feutre, viennent sans cesse remplir leurs seaux. Deux galeries superposées font le tour de l'édifice, et les façades déroulent, avec une profusion magnifique et délicate, qui réjouit l'œil sans blesser l'harmonie, les styles de trois



Cour intérieure du palais ducal.

siècles différents, sur lesquels court, comme une flamme, le souffle de la Renaissance en sa fleur printanière.

En face de la porte d'entrée, l'escalier des Géants monte à la première galerie. L'escalier des Géants! L'imagination rêve à ce nom je ne sais quelle architecture formidable, un entassement de marches colossales comme celles que Piranese et Martin enfoncent jusqu'à des perspectives infinies dans leurs palais fantastiques! Elle trouve un escalier gracieux, fait d'un marbre blanc et violet qui a les nuances de la pierre précieuse, délicatement ouvragé par le fin ciseau de ces ouvriers de génie comme Venise en produisait par

milliers aux jours de sa splendeur. C'est là-haut, entre les lourdes statues de Mars et de Neptune, en face des statues d'Adam et d'Ève, — car le christianisme et le paganisme vivent partout ici côte à côte, — qu'avait lieu le couronnement des doges ; et c'est là aussi, ou du moins en cet emplacement, que la tête du vieux Marino Faliero, traître à sa patrie, roula sous l'épée du bourreau.



Type de paysanne.

On fait quelques pas à droite dans la galerie supérieure, et l'on monte, par l'*escalier d'or*, de Sansovino, au vestibule peint par Tintoret, sur lequel s'ouvre l'interminable enfilade des pièces qui composent l'intérieur du palais.

Voici d'abord la vaste salle du grand conseil, toute décorée, par les premiers artistes de la république, de peintures représentant les faits historiques et l'apothéose de Venise. Au-dessus, dans la frise, se déroule la longue série des portraits des doges. Seul Faliero manque à l'auguste cortège : sa place est voilée de noir, et sur ce crêpe funèbre une inscription rappelle son crime et son châtement. Il y a là

une prodigalité de peintures qui va jusqu'à l'éblouissement et la fatigue. Le palais ducal est un immense musée. Malgré les ravages de l'incendie qui, à plusieurs reprises, en a dévoré les chefs-d'œuvre, il y reste de quoi défrayer dix galeries publiques et faire la gloire et l'ornement d'une ville. Ce palais, véritablement national, c'est Venise elle-même, Venise politique et Venise artistique, Venise dans son histoire et dans sa splendeur. C'est ici, entre ces murailles et sous ces plafonds bâtis par ses plus illustres architectes, décorés, par ses plus grands sculpteurs et ses plus grands peintres, de figures éclatantes où l'image de la république reparaît sous toutes ses formes, dans toutes ses gloires et dans tous ses triomphes, que délibéraient ces magistrats redoutables, citoyens plus puissants que des rois, qui avaient fait de Venise la souveraine de la mer et porté sa domination jusqu'aux extrêmes limites de l'Orient. Sans bouger de la salle, ils pouvaient voir entrer et sortir les vaisseaux de l'État. Les fenêtres ouvrent sur la lagune, et du large balcon qui domine le Môle, l'œil s'égaré et se noie dans une perspective admirable.

La salle du scrutin, où l'on votait pour l'élection des doges, renouvelle les magnificences artistiques et décoratives de la première pièce. De là on passe dans la bibliothèque de Saint-Marc et son annexe, le musée archéologique. *La Marciana*, comme on l'appelle vulgairement, éveille à chaque pas le souvenir de Pétrarque, qui la fonda, et du cardinal Bessarion, qui l'enrichit. Bessarion était un lettré, un philosophe, un érudit, comme plus tard les Bembo et les Sadolet. Il fut un des grands promoteurs de l'étude du grec et un des précurseurs de la Renaissance. C'est sur les manuscrits de son incomparable collection que les Alde publièrent la plupart de leurs éditions *princeps*. Pour reconnaître ce don et pour égaler sa magnificence à celle du donateur, Venise avait décrété la construction d'un palais destiné à recevoir ces beaux livres. Le palais a été bâti, il subsiste : c'est la *Libreria vecchia*, qui a gardé son nom, même après avoir cédé son trésor au palais ducal.

Que d'heures on passerait à feuilleter les merveilles de *la Marciana* ! Elle a assez de manuscrits précieux pour faire la joie et le désespoir d'une armée de bibliophiles. Elle montre avec orgueil un évangélaire du ix^e siècle, un psautier du x^e, une Vulgate du xi^e ; elle a le testament de Marco Polo, les brouillons du *Pastor fido* de Guarini, deux traités autographes de Benvenuto Cellini et, perle rare entre les plus rares, le bréviaire du cardinal Grimani, orné par Mem-



Palais ducal, côté regardant le Môle.

ling et par ses disciples de miniatures adorables, d'un sentiment exquis et d'une perfection de travail presque miraculeuse.

Le lecteur me dispensera sans peine de le conduire méthodiquement de pièce en pièce et de musée en musée. En montant à l'étage supérieur, on pénètre d'abord dans la salle *della Bussola*. C'était l'antichambre du conseil des Dix. Le guide ne manque pas de vous faire remarquer, à côté de la porte, un trou béant, masqué autrefois par une tête de lion dont la gueule livrait passage aux dénonciations secrètes. C'est le seul qu'on montre, et pourtant ce n'est pas, à beaucoup près, le seul qui reste au palais ducal. En me promenant sous les galeries intérieures du rez-de-chaussée, j'ai retrouvé plusieurs de ces bouches, avec les inscriptions à demi effacées indiquant le genre de dénonciations qu'elles

étaient destinées à recevoir, car chaque affaire publique, chaque classe de fonctionnaires avait sa *bouche* spéciale. L'une d'entre elles porte, très visiblement, l'avis suivant : *Denontie secreta contro ministri delle pompe, con l'impunita secreteza.*

On a beau professer la haine de la tirade toute faite et l'horreur du lieu commun, il est difficile de se défendre, en arrivant dans cette partie du palais, de certaines impressions qui s'accroissent encore lorsqu'on entre enfin dans la salle du conseil des Dix.

« Oh ! le conseil des Dix ! parlons-en bas, Tisbé, car il est peut-être là quelque part qui nous écoute. Des hommes que pas un de nous ne connaît, et qui nous connaissent tous ; des hommes qui ne sont visibles dans aucune cérémonie, et qui sont visibles dans tous les échafauds... ; des hommes qui ne montrent jamais au peuple de Venise d'autres visages que ces mornes bouches de bronze toujours ouvertes sous les porches de Saint-Marc, bouches fatales que la foule croit muettes, et qui parlent cependant d'une façon bien haute et bien terrible, car elles disent à tout passant : Dénoncez ! — Une fois dénoncé, on est pris. Une fois pris, tout est dit... »

M. Victor Hugo n'avait probablement pas visité le palais ducal avant d'écrire cette merveilleuse tirade, car il n'eût point négligé l'antithèse que lui fournissait la salle historique où siégèrent si longtemps les inquisiteurs d'État. Jamais tableau sinistre n'eut un cadre plus joyeux et plus éclatant. Tout le luxe de l'ornementation s'unit à toute la richesse de l'art pour décorer ce lieu, qui semble inaccessible aux pensées lugubres et aux projets sanglants. Véronèse en a orné la voûte de ses plus éblouissantes couleurs, et sur les délibérations de l'assemblée ténébreuse planaient pêle-mêle, autour de l'allégorie des *Crimes foudroyés*, les grâces et les sourires d'une mythologie badine.

Le palais ducal n'était pas seulement un palais, c'était aussi un tribunal et une prison. Tout l'État s'y trouvait concentré, et tous les services publics, du haut jusqu'au bas

de l'échelle, y étaient réunis. Il logeait en même temps le doge dans sa gloire, les mystérieux et tout-puissants magistrats de la république et les conspirateurs ou les pauvres diables jetés dans les cachots par l'inquisition d'État.

La poésie, le drame et le roman ont fait aux cachots de Venise la même réputation qu'au conseil des Dix, aux bouches de bronze et au canal Orfano. Dans les uns, le prisonnier rôtiissait sous les toits recouverts de plomb qu'embrasaient les rayons du soleil; dans les autres, il étouffait loin de l'air et du jour, enseveli tout vivant dans les entrailles de la terre. Les *Plombs*, qu'illustra Silvio Pellico et d'où l'aventurier Casanova, un demi-siècle auparavant, était parvenu à s'échapper, par une évasion qui est un prodige de hardiesse et d'habileté, n'existent plus aujourd'hui : il n'en reste qu'un vaste grenier vide, dépourvu de toute physionomie dramatique et où l'imagination la plus complaisante a fort à faire pour s'échauffer. La partie qui renfermait le cachot de Silvio a même été démolie. Les âmes romantiques se dédommageront en allant visiter les *Puits*.

Le palais et les salles du tribunal communiquent avec les *Puits* par le fameux pont des Soupirs. Les Vénitiens sont d'incomparables dramaturges; ils entendent la mise en scène et trouvent du premier coup les noms les plus expressifs. Le pont des Soupirs est divisé en deux couloirs, dont l'un, plus élevé que l'autre, n'a pas d'issue aujourd'hui, et dont le second descend aux *Puits* par une porte grillée. La passerelle est fermée de toutes parts; mais, à travers les petites fenêtres aux minces ouvertures qui en percent les parois, on voit couler le sombre et étroit canal qui marque la frontière du palais et des prisons.

Les *Puits* ont deux étages. Le premier s'élève au-dessus du niveau de la cour. Néanmoins, même à cet étage supérieur, la rareté de l'air respirable, l'obscurité absolue des cellules de bois, éclairées seulement par un petit œil-de-bœuf grillé qui donne sur le couloir obscur où l'on tenait la lumière, — n'ayant pour tous meubles que la planche sur laquelle on étendait la paille du lit, et au-dessus celle où

l'on déposait le pain et la cruche d'eau, donnent aux *Pozzi* une apparence singulièrement lugubre. L'étage inférieur, situé juste au niveau de la cour et disposé de la même façon, servait aux grands criminels et aux prisonniers d'État. J'y ai vu le cachot de Carmagnole, et la place où les condamnés qu'on voulait faire disparaître sans bruit étaient exécutés secrètement. On montre les traces du garrot, fixé au mur, qui étranglait le malheureux, maintenu sur un siège, et, ce qui semble contradictoire avec ce mode de supplice, les trois trous par où son sang coulait dans le canal.

Évidemment il ne faut pas demander à la légende toute la certitude ni toute la netteté de l'histoire critique. La légende est encline à confondre et à exagérer les choses. C'est la légende qui avait fait des *Plombs* une boîte de métal ardent, comme Fenimore Cooper les appelle quelque part, et des *Puits* d'horribles souterrains creusés au-dessous de l'eau. Mais, en voulant réagir contre des déclamations banales, plusieurs ont exagéré aussi dans le sens opposé. Si les *Puits*, comme on l'a dit, sont moins affreux que la plupart des autres cachots situés dans les forteresses du temps, rien n'est plus propre à donner de ceux-ci une idée effrayante; car c'est assurément un fort hideux séjour, et qui devait être tout à fait de nature à engendrer le désespoir et la folie. Le visiteur n'y peut passer sans un sentiment de souffrance : que serait-ce donc s'il y fallait demeurer?

Mais les *Pozzi* et les *Piombi* n'étaient que des prisons *préventives* ou *secrètes*. C'est là qu'on attendait le jugement, ou qu'on était enfermé par raison d'État et sans jugement; mais on n'y était point envoyé par une condamnation régulière. On mettait aux *Piombi*, comme chez nous au violon, pour un jour ou pour une semaine. On descendait l'accusé aux *Pozzi*, par exemple, lorsqu'il ne voulait pas avouer, pour exercer sur lui une pression salutaire et à peu près irrésistible. Les *Plombs* étaient généralement réservés à la noblesse et aux professions libérales; les *Puits*, aux hommes du peuple, mais aussi aux grands coupables et aux criminels d'État.

Comme Télémaque lorsqu'il passa du Tartare aux champs Élysées, le visiteur se sent soulagé du poids d'une montagne en remontant des Puits et en se retrouvant dans la cour du palais. L'œil se rassasie plus délicieusement encore de toutes ces belles formes de marbre, que le ciel de Venise revêt de soleil et d'azur. Chaque pas que l'on fait est un voyage de découvertes à travers de nouveaux trésors. Une seule promenade dans la cour et les escaliers du palais ducal suffit pour vous révéler une foule d'éminents artistes dont vous ne soupçonniez pas l'existence. C'est bien autre chose encore dès qu'on parcourt les églises et les monuments. En dehors des grands peintres à la renommée universelle, rien n'est plus insuffisamment connu chez nous que l'histoire de cet art vénitien dont la fécondité prodigieuse éclata dans tous les genres. Quels sont les architectes de ce palais féerique? On se dispute sur leurs noms obscurs, qui devraient être illustres dans l'univers entier. A quelle époque le monument fut-il commencé? Qui en traça le plan? Doit-on le considérer comme un ensemble imaginé par un seul artiste, ou comme le résultat de plusieurs plans combinés? Autant de questions indécises, sur lesquelles les savants ne sont point d'accord. L'école de sculpture et de décoration n'a pas été plus heureuse que l'école d'architecture à Venise, et malgré des centaines de chefs-d'œuvre, éternelle joie de l'esprit et des yeux, n'a pas bénéficié davantage de cette gloire retentissante accaparée par l'école de peinture.

Le plus célèbre, le seul peut-être vraiment célèbre de ces admirables statuaires vénitiens, qui sont des coloristes comme les peintres, et qui ont donné au marbre, à défaut d'une expression bien profonde ou bien idéale, tant de souplesse, de grâce et de vie, quelquefois même tant de caractère et de sentiment, c'est le Sansovino, qu'on rencontre à chaque pas à Venise. Également architecte et orfèvre, comme ces grands artistes de la Renaissance qui réunissaient toutes les aptitudes, Sansovino passait, avec la même supériorité tranquille et féconde, des Procuraties nouvelles, de la Zecca, du palais Corner ou de l'église Saint-François-de-la-Vigne,

aux statues de Mars et d'Apollon, au mausolée du doge Fr. Veniero et aux candélabres de l'église Saint-Marc. Riche, heureux, triomphant comme son ami le Titien, portant dans sa vie magnifique et large le caractère de ses œuvres, et dans ses œuvres élégantes, nobles et pompeuses, le caractère de sa vie, il représente au vrai cette école vénitienne, qui semble avoir produit tous ces chefs-d'œuvre au milieu des fêtes, dans le facile enfantement d'une inspiration toujours pleine de sérénité et de joie.

En un genre tout différent, on a fait aussi une renommée, bien spéciale et bien restreinte, à Brustolon, l'étonnant tailleur de bois qui, à la confrérie de Saint-Roch, à l'Académie et ailleurs, a sculpté dans le chêne, avec une habileté prodigieuse, toutes sortes d'ornements, de caprices et d'arabesques, à cet homme qui a porté l'imitation de la nature et la puissance du trompe-l'œil, dans ses mosaïques de bois, jusqu'à une sorte de magie fantastique, et qui a presque mis du génie dans des pieds de chaise et des bras de fauteuil. Mais, sauf les érudits, qui connaît Antonio Rizza, Tiziano Aspetti, A. Vittoria, Bernardino Contino, et tant d'autres, qui ont semé Venise de chefs-d'œuvre, qui ont consacré toute leur vie et toutes leurs forces à la parure de la patrie, et, sans en jamais sortir, ont absorbé leur gloire dans la sienne?

Par la cour du palais ducal, on peut entrer à Saint-Marc. C'est passer d'un étonnement dans un autre. La basilique n'est pas moins étrange que le palais. Si celui-ci offre un caractère unique, celle-là ne ressemble à aucune église connue. A une magnificence tout orientale, à la richesse inouïe d'une décoration où se mêlent sans cesse le sacré et le profane, elle joint l'austérité chrétienne et mystique des cathédrales du XIII^e siècle. Sous ses voûtes écrasées, dans ses nefs obscures où les vitraux tamisent une lumière avare peuplée de visions éclatantes, au milieu de ses mosaïques colossales qui déroulent sur les murs les grandes scènes et les grands personnages de l'Ancien ou du Nouveau Testament, l'âme éprouve une sorte de religieuse terreur. Saint-Marc est un